

# DÉTECTIVE

## La route de l'évasion



**Dans Carupano, aux flancs de la Cordillère, des évadés de la Guyane, mariés à des Indiennes, ont refait leur vie, patiemment. Les indigènes ont désigné ceux qui méritaient le pardon.**

(Lire, pages 3, 4 et 5, la suite du sensationnel reportage de Henri Danjou.)

# PARTOUT

## Les attentats dans les trains

LES assassinats dans les trains préoccupent justement l'opinion publique : deux crimes commis à quelques semaines d'intervalle dans l'express Paris-Saint-Etienne et dans le rapide Paris-Grenoble ont appelé brutalement l'attention sur un genre d'attentat qui, depuis plusieurs années, était devenu plus rare.

L'opinion s'en émeut, parce qu'elle se rend compte des difficultés particulières auxquelles se heurte l'enquête dans de telles affaires. L'absence complète de rapports entre la victime et l'assassin ne permet pas de trouver les points de repère qui doivent guider les magistrats ; à propos des crimes de ces der-



Il faut renforcer la surveillance des trains de nuit à long parcours

niers jours, on en a cité d'autres, qui étaient demeurés impunis.

Et cependant, dans les annales judiciaires, c'est une de ces affaires sanglantes, l'attentat du train 5, qui permit à la police d'exécuter une de ses plus brillantes opérations : sur les trois bandits qui « opérèrent » dans le Paris-Vintimille, deux, on s'en souvient, furent abattus place des Ternes, tandis que le troisième Mécislas Charrier, ex-  
 pria sur l'échafaud.

Après un fait divers aussi sensationnel, se marque toujours une période de répit : la surveillance est renforcée, les malfaiteurs hésitent à renouveler un mode de forfait qui risque, à force de répétition, d'échouer. Et puis, les années passent et l'audace des bandits se réveille ; ainsi, l'histoire criminelle tourne-t-elle comme un film, dont les épisodes apparaissent en « séries » changeantes...

On a tôt fait de critiquer, d'accuser les compagnies de négligence. Il faut d'abord, impartialement, voir les difficultés de la tâche et à une époque où les charges d'exploitation sont considérables, on peut penser que certaines réformes seraient nécessaires, si elles n'entraînaient des dépenses difficiles à engager actuellement.

Néanmoins, en tenant compte des possibilités financières et malgré le « resserrement des crédits », on pourrait peut-être envisager un renforcement du contrôle et de la surveillance des trains de nuit à grand parcours. Une répartition plus judicieuse du personnel est à étudier.

Un lecteur nous envoie quelques suggestions que nous livrons à l'examen des gens compétents.

« Ne pourrait-on pas — écrit-il — former les trains des grandes lignes avec de longs wagons, attelés au départ, de telle manière que leurs couloirs ne forment qu'une ligne continue ? La visibilité serait accrue, la surveillance plus facile, tandis que par le dédale des couloirs à sens opposé, le rôle d'un observateur est beaucoup plus malaisé. En dehors des contrôleurs, on pourrait constituer un service mobile de garde, qui assurerait la protection du convoi. »

Ce service mobile devrait être armé. Sur ce point, nous ne savons pas quel est le règlement intérieur des compagnies, leurs instructions au personnel. Mais il faudrait que d'une manière officielle, le public fût informé des moyens de défense qui, par le truchement de cette « garde mobile », seraient mis à sa disposition. A l'audace des bandits doit correspondre un redoublement de protection : c'est la règle du jeu et c'est aussi la condition de la sécurité que désirent les voyageurs.

Pour des crimes de ce genre, qui portent en eux la marque d'une prémédi-



Albert Duponchel et l'un des ses défenseurs, M<sup>e</sup> Devos.

## BRUME SANGLANTE

EST une bien curieuse histoire, sans doute unique dans les annales de la justice, qui vient de se produire aux assises de Namur.

Où jugeait un misérable, dont le penchant au crime eût séduit Balzac. Georges Duponchel paraissait surmonter toutes les déchéances. Il vola dans la Banque où il était employé, réussit à obtenir, pour une blessure civile, une pension de guerre à 100 %, dirigea néanmoins une tombola officielle et vécut d'expédients, sans grands soucis des condamnations qu'il supportait comme un malheur inévitable.

Il se fit un ami, un brave garçon illettré et riche, Isidore Baudet, mais ce fut seulement parce qu'il pensait à le tuer pour en tirer profit...

Georges Duponchel avait une maîtresse Eva Walgraffe. Il s'en servit

comme d'un instrument. Il la jeta dans les bras de son ami, alors qu'elle était déjà enceinte de lui. Elle fit croire à Isidore, quand l'enfant vint, qu'il était le père. Il accepta. La première machination de Georges Duponchel avait réussi.

Il en conçut alors une autre. S'improvisant agent d'assurances, il convainquit Isidore Baudet de contracter une assurance double sur la tête d'Eva Walgraffe et de son enfant, cent soixante mille francs sur Eva et quarante mille francs sur l'enfant, mais avec un contrat particulier précisant qu'en cas de mort accidentelle d'Isidore Baudet, Eva recevrait 240.000 francs et l'enfant 60.000.

Il ne restait donc à Georges Duponchel qu'à faire mourir Isidore Baudet accidentellement. Baudet était soldat à cette époque, Duponchel l'attira dans un guet-apens. Auparavant il lui donna à penser qu'il avait des ennemis et que ceux-ci voudraient le tuer, cela afin de préparer l'opinion à la mort de Baudet. Pour expliquer ensuite le rendez-vous secret qu'il donna au soldat sur les bords de la Meuse, il lui conseilla de venir là pour briser sa bicyclette, se chargeant de lui faire toucher une prime d'assurance...

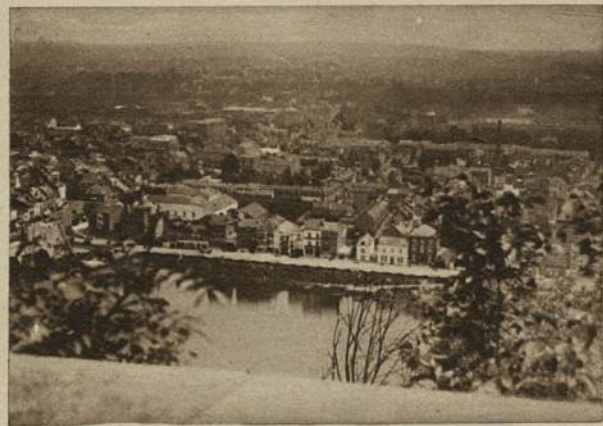
Ils se trouvèrent à la nuit sur la route de Namur à Dinant. Ils empruntèrent un chemin de halage. Une brume dense montait du fleuve, les rendant invisibles. Baudet avait apporté le marteau qui devait servir à le tuer. Il commença par briser sa bicyclette, voulut ensuite se laver les mains. Alors se saisissant du marteau, Duponchel l'assomma.

Il revint à Namur, alerta lui-même la police, dirigea les recherches. Son arrière-pensée était de laisser croire que son ami, à cause de la brume, avait eu un accident de bicyclette et qu'il s'était fracassé la tête sur un parapet. On l'arrêta cependant huit jours après le crime...

Il comparut l'autre semaine aux assises. Si la phase de l'accusation était prévue, la défense paraissait bien établie. Il n'y avait pas énormément de preuves contre Duponchel. Et ne venait-on pas de condamner, de



C'est sur les bords de la Meuse que Duponchel assomma son ami Baudet à coups de marteau.



C'est à Namur que Duponchel alerta lui-même la police. C'est là qu'on l'arrêta huit jours après.

### Absences diplomatiques

Au procès Oustric-Benoist, qui occupa trois audiences devant la Cour d'Assises de la Seine, avaient été cités quelques banquiers avec qui l'on reprochait à l'ancien directeur de la police judiciaire d'avoir eu des relations amicales et intéressées.

Un de ces banquiers, Mercurio, avait jugé bon de ne pas quitter Londres, où il réside, depuis qu'il eut avec la justice française des difficultés qui, disons-le en toute impartialité, se terminèrent par un acquittement.

— Il a préféré ne pas traverser le Chenal, dit le président Devise, à la joie de la salle.

Un autre, Elie Sacazan, envoya un certificat médical qui faisait allusion à des troubles intellectuels récents.

Le public accueillit la nouvelle avec scepticisme et, tout comme le président et l'avocat général Gaudel, il comprit les raisons de cette absence.

■ ■ ■

### La preuve impossible

Le réquisitoire de M. Gaudel surprit un peu : cet avocat général, qui sait parler au jury et a sur lui ordinairement beaucoup d'influence, parce qu'il ne force jamais la note, ne demande pas l'impossible et sait lâcher du lest quand il le faut, ne trouvait pas l'affaire excellente.

(... Au regard de l'accusation, s'entend. Le crime de corruption de fonctionnaires qui était reproché à M. André Benoist et au banquier Albert Oustric, est de ceux dont la preuve est

tation certaine, il faudrait enfin, quand l'auteur en est arrêté, une sanction impitoyable, dans un délai extrêmement bref.

Jamais la nécessité d'un exemple ne s'est fait plus nettement sentir.

très difficile, — sinon impossible — à rapporter.

Il faut, en effet, établir l'existence, entre le corrupteur et le corrompu, d'un pacte ayant pour but, moyennant cadeau ou argent, de faire accomplir par le fonctionnaire un acte de son ressort, ou à l'en empêcher.

C'est pourquoi, toujours prudent,



Oustric et Benoist devant les Assises de la Seine.

l'avocat général ne cessait de répéter dans les journées qui précédèrent le procès : « Je ne m'avancerai pas. »

De fait, pendant tous les débats, il ne posa pas une question.

Mais son réquisitoire fut très dur.

■ ■ ■

### L'acquiescement

On a dit que les jurés avaient rendu leur verdict d'acquiescement à l'unanimité. Personne n'en sait rien, parce que c'est là une confiance dont jamais l'authenticité ne peut être confirmée : le secret professionnel lie le juré comme le magistrat et le mystère des délibérations doit rester entier.

Quoi qu'il en soit, la défense des



C'est M<sup>e</sup> Bovesse qui arracha à l'accusé l'aveu final.

libérer Peelman, qui avait été condamné injustement en Flandre ?...

Il se produisit alors un fait inouï. Ce sont les avocats de la défense M<sup>e</sup> Bovesse, ancien ministre, et M<sup>e</sup> Devos qui ont arraché à l'accusé l'aveu final. Ils ont eux-mêmes raconté le tragique incident.

— Nous sommes allés à la prison. Nous lui avons montré que ses mensonges s'écroulaient. Nous lui avons demandé d'avouer !

« Duponchel s'est raidi ! Une nouvelle fois il a protesté de son innocence. »

« Samedi soir, M<sup>e</sup> Devos est retourné à la prison. Il a fait un dernier effort pour que cet homme rentre en lui-même. Cela a duré près d'une heure... »

« Il lui parla de sa mère qu'il adore, de sa petite fille dont il me parlait à chacune de mes entrevues. Cet homme est tombé dans mes bras, anéanti, brisé... Il a prononcé le « oui » libérateur ! »

C'est ainsi que Georges Duponchel fut condamné à la peine des travaux forcés.

Georges DEMOS.

# PARTOUT

## VOILA CENT ANS

### Les repaires de la Cité

En 1833, l'île de la Cité et les alentours du Palais de Justice n'étaient qu'un enchevêtrement de rues étroites qui servaient de refuge aux malfaiteurs de la capitale.

C'est au centre de ce quartier étrange que s'ouvrait la place du Pilori, où l'on exposait les condamnés. En 1833, le policier chargé de veiller sur le pilori était un jeune homme, l'inspecteur Claude, futur chef de la Sûreté du Second Empire.

Un matin, comme Claude assumait la garde de l'échafaud où étaient garrottés trois drôles de la pire espèce, il remarqua une sédui-



L'inspecteur Claude tomba dans le guet-apens du Lapin Blanc.

sante jeune fille qui rôdait autour des suppliciés en affectant une gaieté mordante et cruelle.

Envoûté, le policier s'approcha de la grisette. Elle accueillit, sans coquetterie, ses avances et elle lui donna rendez-vous, pour le soir même, au cabaret du Lapin Blanc.

Resté seul, Claude hésita.

Néanmoins, la passion l'emporta et le policier s'engagea, le soir venu, dans le quartier maudit. Il était à peine entré dans l'estaminet qu'il vit, à une table, deux gail-

lards en bourgeron et en casquette à ponts, qui jouaient aux cartes tout en tenant fichés sur la table de longs couteaux. Aussitôt, la « belle du Pilori » bondit d'un coin de la salle, en criant aux deux escarpes :

— Voici le mouchard. Lavez-lui son linge !

Claude sentit au côté droit une atroce brûlure, et il se réveilla sur les berges de la Seine où ses agresseurs l'avaient transporté après l'avoir lardé de coups.

Durant sa convalescence, il apprit que la grisette du Lapin Blanc était la propre fille d'un des condamnés attachés à l'échafaud. Ce fut Claude qui dévoila à Eugène Sue ce redoutable repaire où l'écrivain plaça le premier chapitre de ses Mystères de Paris.

**MARIANNE** PUBLIE CETTE SEMAINE :  
 GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

**PLAISIRS ET DÉBOIRES D'UN PRIX DE BEAUTÉ**

par Raymonde ALLAIN

et

**André Spada**, bandit d'honneur  
 par Jean FRANÇOIS

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées **75 c.** Abonnement (France et Colonies) Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

**DÉTECTIVE**

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS  
 PARIS (VI) - 3, RUE DE GRENNELLE - PARIS (VI)  
 TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71  
 ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
 COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37  
 DIRECTEUR : MARIUS LARIQUE  
 FRANCE ET COLONIES 65 » 35 »  
 ÉTRANGER (TARIF A) 85 » 45 »  
 ÉTRANGER (TARIF B) 100 » 55 »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

**DÉTECTIVE**

La rade de Carupano s'ouvre dans une presqu'île de rochers: la mer en est la seule issue.



Une heure plus tard, je me retrouvai avec l'évadé dans la petite barque qui conduisit les passagers au port.



# LA ROUTE DE L'ÉVASION

Grand reportage d'HENRI DANJOU

III (1)

## LES VAILLEURS DE CARUPANO

VOILA un collégien, dit le commissaire du bord.

La rade de Carupano s'ouvrait, dans une presqu'île de rochers. J'aperçus un abri de planteurs: quelques centaines de maisons basses dans un décor de sable et de pierres calcinées, une ville dans un désert.

A droite, à gauche, la Cordillère emprisonnait la côte comme un bastion; la montagne saignait des plaies que lui ont faites les typhons; on ne voyait à l'horizon aucune ville, aucun village. Ni l'avion ni le chemin de fer ne peuvent arriver à Carupano: la mer est la seule issue. Les seules routes qu'on y découvre suivent la côte; elles sont bordées de précipices, interrompues à chaque instant par les vallées profondes que les volcans sous-marins creusent dans le rivage. C'est par là cependant que l'on va dans les oasis fiévreuses et torrides, d'où Carupano tire sa richesse, terres aussi généreuses qu'elles sont poignantes, où se cultivent le café, le cacao, la canne à sucre, où s'élèvent des troupeaux sauvages, où le pétrole se dispute à coups de dollars, où le soleil brûle tout, mais dore tout magnifiquement, où la vie et la mort ne sont que des incidents dans une grandiose conquête.

L'évadé qu'on me faisait voir avait ceci de particulier qu'il arrivait dans la barque du chef de la douane et du chef de la police et qu'il riait avec eux comme un camarade. Ils accostèrent. On le vit se détacher du groupe. C'était un homme de cinquante à soixante ans, corpulent, sympathique en dépit de son regard de vieux prisonnier. Un vêtement colonial l'épaississait. Il vint vers le commissaire du bord et lui tendit un cartable de cuir.

Voilà le courrier de la quinzaine, dit-il. Prenez-y garde, il y a là pour cinq cent mille francs d'effets de commerce et de valeurs.

On pourrait peut-être partager, plaisanta l'officier.

Bah! dit l'évadé, vous n'en voudriez pas et moi non plus. Pourvu qu'il y ait du pain à la maison et que les gosses soient contents, la vie est belle.

Après quoi, il s'épongea, ôta sa veste et nous regarda fièrement. Le messager des grandes banques et du haut commerce de Carupano nous prenait à témoins de l'honneur qu'il lui était fait, à lui, Pierre Arbaud, pied-de-biche, venu sans passeport de Saint-Laurent-du-Maroni. Il assistait au défilé des passagers. C'était d'un comique imprévu. Dieu seul sait ce qu'il faut de recommandations, de visas et de certificats médicaux pour pouvoir débarquer au Venezuela, comme d'ailleurs dans presque tous les pays du monde. Il faut, pour commencer, déposer une caution de cinq mille francs, sans quoi, il n'est pas possible d'aller à terre. Pierre Arbaud nous regardait vider nos portefeuilles. Il apportait courtoisement son appui aux Français dont on examinait les papiers. La loi n'était pas faite pour lui. Quelque chose le mettait au-dessus des lois.

C'est un risque-tout, dit le commissaire. Il fut l'un des quatorze évadés qui se présentèrent à Bordeaux à la déclaration de guerre pour demander à s'engager. On le renvoya au bagne. Il en est revenu. L'autre jour, à bord du *Colombie*, le maréchal Franchet d'Espèrey lui a serré la main. Il fallait voir le vieux forçat, les talons joints, saluer militairement son ancien chef.

Où étais-tu? lui disait le maréchal.

En Chine.

Quel était ton général?

Druide, monsieur le maréchal, mais vous étiez mon colonel.

Mes vieux coloniaux, je les retrouve partout, grondait le maréchal satisfait.

L'aventure devint définitivement ma compagnie quand, une heure plus tard, je me retrouvai avec l'évadé dans la petite barque qui conduisit les passagers au port. Six rameurs y résistaient à grand-peine au courant. Tandis que les rames battaient l'eau, Arbaud grogna:

— On vous a dit à bord que j'étais évadé. Tout le monde le sait de Panama aux Antilles. Tous ceux qui sont ici, je les ai vus arriver les pieds nus.

Il grommela une injure à l'adresse de ceux qui prétendent qu'au Venezuela les évadés font la noce avec des filles.

Dans quels bouges? C'est comme si l'on disait que nous nous faisons éventer par des négresses, tandis que des musiciens jouent du banjo.

D'un geste large, il embrassa la côte abrupte, la Cordillère de partout fermée. Son index se pointa successivement sur trois maisons. Elles se détachaient d'une ville tout entière enfouie sous la verdure brûlée. Elles surgissaient de la mer et des rochers comme des postes de guetteurs. Dans un autre pays on ne leur eût rien trouvé d'étonnant. Mais dans le décor de la côte volcanique et de la montagne hostile, elles prenaient un relief prodigieux. Deux d'entre elles commandaient aux routes de la mer. La troisième était située dans le haut bourg, au carrefour des sentiers de la Sierra. On y distinguait au milieu d'un jardin exotique une grande bâtisse blanche qui avait le charme et la pureté des lignes d'un château campagnard.

Voyez ces trois maisons, dit Pierre. Des évadés les ont construites. Ils y habitent. A droite, ce sont les propriétés de Louis Arnoux, le courrier de Carupano. Il les loue aux gens qui veulent un peu de confort. A gauche, c'est le garage de Manuel Hernandez. Toutes les autos, tous les camions qui sillonnent la ville et la côte, partent de là. Là-haut, c'est l'hôpital. Un forçat encore, Laurent Pauchet, l'a transformé. Il l'agrandit. Et il y a d'autres évadés dans d'autres maisons, qu'on ne voit pas.

De braves types, dis-je.

De braves gens, tous mariés, avec des gosses. On leur a tendu la main, voilà.

Mon regard courut de la côte au visage de Pierre, puis du visage au refuge des évadés. Une histoire monta dans mon souvenir. Une histoire de bagne. Quand, dans les camps des hommes punis, on évoque le nom de Carupano, ce nom signifie liberté et bonheur de vivre. On évoque aussi Pierrot, un petit homme diligent qui ne possède guère que son cœur encanaillé, mais que l'on peut toujours aller voir au nom de la fraternité.

El señor Maciani, adjoint au chef civil de Carupano, et plus particulièrement préposé au maintien de l'ordre dans la ville, m'attendait au débarcadère. Il pensait à me présenter mon compatriote, comme si je ne le connaissais pas encore:

— Mon ami, dit-il.

Maciani se mit à ma droite, Pierre Arbaud à ma gauche. J'étais leur prisonnier.

■ ■ ■

Une jetée d'où partent une grande rue et quelques ruelles; un immense bâtiment de la douane, des villas tropicales, une auberge, l'hôtel Victoria, que fonda un évadé qui tourna mal, et, de partout, des réserves de café, de rhum; voilà Carupano. Un parfum extrêmement pénétrant monte des sacs, des fruits bruns qui séchent au soleil sur de vastes tamis, des fûts de rhum — de ce rhum noir qui est l'un des meilleurs du monde.

J'y ai vu les cinq enfants de Pierre Arbaud, sa femme indienne et sa case. Puis, au hasard des ruelles, dans le mouvement coloré des filles brunes et le va-et-vient des pêcheurs, d'autres évadés sont venus se joindre à notre groupe. Je vis Henri Désirat, qui vend de la soupe au marché, un vieil homme devenu plus Indien que tous les In-

diens qui lui apportent les produits de leur terre avare et qui ne se souvient plus de ce qui, trente ans plus tôt, lui a fait mériter l'exil. Aux portes d'une usine, un homme jovial se montra: c'était Florent Latil, dit Bébé. Un ancien de la bande des 21 de Marseille, ex-tenancier des jeux de Carupano, aujourd'hui directeur d'une tannerie. On me fit arrêter devant une échoppe: Lucien Nègre, qui vivait là, m'apprit d'une voix tonnante qu'il était le petit-fils d'un contre-amiral.

Il en vint des dix rues de Carupano, attirés par la curiosité, comme des papillons par la lumière. J'entendais des plaintes romantiques.

Ma mère a fait mon malheur et aussi un capitaine de spahis qu'elle aimait, pour qui elle me délaissa, et qui n'était qu'une canaille. Pardonne-moi, m'a-t-elle écrit. Pauvre mère, si je te pardonne! On ne refait pas la destinée.

Des récits de cavales montaient, sans phrases, témoignages d'une chance qui fait arriver à bon port un homme sur dix. Ils nous apportaient un terrible écho de la route. J'écoutais.

Cinq des gars de ma cavale sont morts et je suis resté pendant des heures accroché à une épave, les voyant couler au fond, les uns après les autres, et livrer leur carcasse aux requins. Quand je pense à ce que j'ai vécu, mes cheveux se dressent sur ma tête.

J'ai vu la mort de si près pendant une nuit de Noël, expliquait un autre, j'ai souffert si fort en voyant agoniser quatre compagnons dans ma fileuse, avec de l'eau jusqu'à la gorge, que j'ai insulté le ciel. J'ai appelé Dieu: « Montre-toi donc, si tu es vraiment venu au monde cette nuit-là », lui criai-je.

Un troisième racontait son arrivée à la pointe. C'était un grand gaillard aux cheveux hirsutes et si amaigri qu'il faisait penser à un cadavre.

Et comme nous aperçûmes le Venezuela, la voile frappa. Elle ne prenait plus le vent. Je hurlais: « Videz, videz! ». J'étais au timon avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Une lame renversa la fileuse, et nous coulâmes.

Nous étions quatre: un perpète, un Breton, Julot-le-Parisien et le petit Brunot, un étudiant en pharmacie, un très chic type. Julot n'a pas tardé à tomber sous la gueule d'un requin. Et ce n'est que dix heures plus tard que nous vîmes un navire devant nous, sur l'Océan.

Il fallait nous entendre: « Ce n'est pas son passage. Si, je crois ». La vie revenait, et avec l'espoir, l'énergie. Ce que c'est que la volonté de vivre. On me sauva. Mais je souffrais tant de tant de misères que mon premier mot fut pour demander un couteau pour me tuer. Le délire, quoi.

Il parlait encore lorsque je vis une des

Il y a dans Carupano cinq cents filles aux yeux brillants comme des diamants noirs.



Pierre Arbaud, l'évadé, était arrivé à ma rencontre dans la barque du chef de la douane et du chef de la police.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 239.

# LA ROUTE DE

plus de chance de liberté pour personne d'autre, maintenant.

■ ■ ■

Je suis entré dans le garage de Maurice Tallano. Il vit à Carupano, sous le nom de Manuel Hernandez. Ce fut chez nous un gangster de grand style, un homme de bande. On le vit dans une expédition restée célèbre, il y gagna surtout huit ans de bagne. C'était alors un homme jeune au profil de médaille, svelte. On apprit un jour qu'il s'était évadé du bagne, et la légende des camps voulut que ceux de sa cavale se fussent entretenus. Maurice Tallano est inconnu à Carupano.

Manuel Hernandez est au contraire populaire. C'est un homme de quarante

*On ne passe plus par Carupano. On y montra, derrière les grilles de la carcel, les évadés arrêtés la veille.*

brillants comme des diamants noirs, pour qui les Européens, d'où qu'ils viennent, auront toujours un grand prestige. Un jour, les cloches sonnèrent le mariage de Manuel Hernandez. Cela se fait à la nuit ; la mariée vient à l'autel en robe blanche ; toutes les femmes du pays arborent leurs plus beaux bijoux. Concha Hernandez était la fille d'un planteur de cacao, dont les hasards d'une révolution avait fait un général ; Manuel lui-même n'était plus le premier venu, puisqu'il avait ouvert une boutique et avait pignon sur rue. On dansa chez lui toute la nuit au chant des guitares, tandis que les filles encore à marier s'attroupaient aux fenêtres.

Puis de nouvelles maisons de Manuel Hernandez s'édifièrent... Les planteurs manquaient de camions pour transiter leurs marchandises jusqu'au port. Il fallait de trois à quatre jours à dos de mulet pour aller de Carupano jusqu'à Cumana, capitale de l'Orient du Venezuela : une auto, le long de la côte pouvait se risquer à faire le trajet en trente heures. Il n'y avait pas de taxi à Carupano. New-York envoya à Manuel Hernandez des camions et des automobiles. Le haut négoce répondit pour lui et principalement le mystérieux Antoine, premier protecteur du forçat.

Manuel Hernandez, quand je suis entré sur son domaine, me dit fièrement :

— Je travaille nuit et jour. Si je le voulais, on me prêterait demain, sur parole, cent

mille bolivares, quatre cent mille francs de notre monnaie.

Il ajouta :

— Ce que j'ai construit vaut cinq mille francs, sur lesquels j'en dois encore cent mille. Vous comprendrez que cela occupe un homme.

Il se rapprocha des hommes qui traînaient dans sa cour : quelques Italiens, vieux Indiens, des Français — les derniers venus sur la route des cavales. La nuit qu'ils apportaient dans leur travail mécontenter l'évadé. Il revêtit en hâte une combinaison tachée d'huile et disparut dans une carrosserie, comme s'il était pressé de quitter. Cependant il me tendit la main. Ce fut son adieu.

■ ■ ■

Alors, je suis monté à l'hôpital. L'hôpital de Carupano est au sommet de la ville, face d'un cimetière où, sous une dalle nom, repose le Comte Léon, un fils malade et à peu près inconnu de Napoléon. Laurent Pauchet m'en a ouvert la porte. C'était un petit homme trapu, sanguin, qui je reconnus la malice éveillée d'un sien du XIII<sup>e</sup> arrondissement. J'eus l'impression que je lui faisais peur. La crainte que je répandais devait être contagieuse tant que je restai dans la maison des pauvres, les malades, des femmes jeunes.



*Un jeune Vénézuélien abienvenu se charger de défendre les évadés qui se croyaient en Colombie.*

maisons que Pierre Arbaud m'avait montrée de la côte.

Elle était composée de deux bâtiments, l'un, conçu comme une villa tropicale, avec des barreaux aux fenêtres, et au seuil de laquelle deux enfants jouaient ; l'autre bâtiment, un garage, n'avait pas de toiture, mais ses murs énormes et hauts, faisaient penser à quelque construction guerrière.

J'arrêtai là mon cortège.

— Ainsi, dis-je à Maciani, il est facile de vivre à Carupano, même quand on arrive du bagne ?

— Comment, dit Maciani, mais nous arrêtons chaque jour des forçats.

— Même, dit Pierre Arbaud, même que vous pourrez voir dans le port une barque qui fixera vos idées. On l'a retournée sur la plage ; elle contenait dix évadés. Ils se croyaient en Colombie. Il y avait parmi eux un fou qui croyait voir partout des phares. On les a mis en prison.

Il baissa la voix.

— Et un de ces jours le vapeur *Saint-Laurent* viendra les prendre pour les ramener là-bas. Les gardiens les jetteront dans la case comme des bêtes. J'en ai vu frapper un vieux forçat qui ne pouvait plus monter à l'échelle. Le sang a coulé. Les agents de la police vénézuélienne étaient écœurés. On est humain ici.

— Cela est vrai, affirma Maciani.

— Alors, repris-je, je ne comprends pas que j'aie passé la matinée avec des évadés et qu'il y en ait d'autres en prison.

— Il y a des ordres en ce qui concerne les nouveaux venus, murmura le chef de la police.

« Il ya quinze jours, on a arrêté tous les évadés. Puis on a demandé aux gens du pays de désigner ceux qui ont mérité leur pardon.

« Les évadés qui sont libres le sont en vertu de ce jugement de Dieu. Il n'y aura



*Pierre Arbaud et Manuel Hernandez conduisent les chanteurs populaires les jours de carnaval.*

ans, voûté, au visage basané et dont on voit à peine les yeux, comme si le souci des affaires lui faisait perpétuellement plisser le front.

Maurice Tallano était un bandit : Manuel Hernandez est un businessman. Il est arrivé un matin, inanimé dans une barque que le courant jetait à la côte. Il était seul. Ses vêtements étaient en lambeaux ; il ne possédait plus qu'une musette où l'on trouva un morceau de viande. On crut reconnaître dans cette chair une forme humaine. Il s'en défendit, quand il eut repris tous ses sens.

— Je suis Argentin, dit-il, et j'étais cuisinier à bord d'un bateau allemand. J'ai quitté mon navire à Trinidad pour venir ici tenter l'aventure. Une tempête m'a pris et j'ai perdu tous mes bagages.

On lui conseilla d'attendre, soit ses papiers, soit un bateau pour repartir. Il resta. Parbleu, il était mécanicien et il n'y avait personne à Carupano pour réparer les machines.

— Je connais un bon ingénieur, alla dire Pierre Arbaud de porte en porte.

Un vieil homme riche et dont nul ne connaît bien la nationalité, Antoine Perez, lui fit venir d'Europe des outils. Et l'on assista bientôt à un prodigieux miracle. Il y a dans Carupano cinq cents filles aux yeux

*Les évadés installés à Carupano se sont tous créés un foyer. À gauche : la femme et les enfants de Louis Arnoux ; au centre : E. Désiré, qui vend de la soupe au marché ; à droite : Pierre Arbaud et deux de ses jeunes enfants.*



# L'ÉVASION

vieilles, des hommes et des enfants au visage cuivré suivirent du regard Laurent Pauchet comme s'il eût fallu le protéger...

— Quand rentrerez-vous en France ? dis-je.

Il fit un geste qui signifiait « jamais ! » Deux religieuses survinrent, Sœur Marcelle qui est la sœur de lait du premier Ministre, et Sœur Louise, une des plus grandes dames de Carupano, supérieure de l'Ordre, et qui est le Mécène de l'hôpital. Toutes deux étaient craintives aussi comme si j'eusse voulu leur enlever leur prisonnier. Sœur Marcelle m'ouvrit les salles d'opérations où l'infirmier veille jour et nuit, Sœur Louise me désigna sur la colline brûlée, la carcasse d'un hôpital majestueux, dont il avait dessiné les plans et où il surveillait les maçons.

Laurent se taisait, gêné, timide...

— Une nuit, il est venu comme tous les autres frapper à la porte de ma cabane, murmura Pierre Arbaud, contre mon oreille. Mais ce n'était plus un homme. D'où arrivait-il ? et pourquoi venait-il chez moi ? Il aurait fallu, pour le savoir, connaître l'origine des légendes de la mer. Ma femme l'a reçu. Il n'était pas seul : un autre homme l'accompagnait ; mais il ne tenait pas debout. Nous ne les connaissions pas, mais c'étaient des évadés. Ils ont mangé et dormi. Une autre journée a passé. Quand la nuit est venue et qu'ils furent réconfortés, je leur

ai dit qu'il fallait repartir. Ils n'avaient pas de papiers... A l'aube, Manuel Hernandez les a conduits dans une de ses autos, hors de la ville.

« Mais quand le même soir, on vint me prévenir qu'un malheureux dormait au pied de la statue de Colomb, je pensai tout de suite à Laurent. Antoine Perez, notre vieux protecteur, me fit dire :

« — C'est un Français. Ce qu'il a fait m'importe peu. On ne laisserait pas crever un chien. Il faut conduire cet homme à l'hôpital, je paierai pour lui ».

« Voilà l'histoire de Laurent.

Le chef de la police parla à son tour ; haussant la voix, il faisait l'éloge de l'évadé.

— Quand la révolution a éclaté dans le pays, Laurent était encore

La garde de la prison où sont désormais enfermés les évadés qui échouent à Carupano.



Le chef civil de la police de Carupano a reçu des ordres en ce qui concerne les nouveaux évadés.

Pauchet, l'évadé, s'est placé entre sœur Louise et sœur Marcelle sous la protection de Dieu.



l'aventure. A côté de lui, une Venezuelienne calmait un bébé en colère. Tout près de lui, un homme en costume de drap noir — ce qui est singulier sous les tropiques — cravaté comme pour un jour de cérémonie, était assis. Louis Arnoux, avait appelé, pour me recevoir, son beau-père, le premier avocat de Carupano. Et sa femme tenait dans ses bras José Vincente Arnoux, son fils, le filleul du président de la République du Venezuela.

Par une porte entr'ouverte, je voyais aussi une impressionnante rangée de sacs de ciment, un camion luisant, comme pour un jour de départ.

Un long silence pesa sur nous jusqu'au moment où Louis Arnoux, allant avec moi jusqu'à la ruelle, m'apprit que toutes les maisons neuves lui appartenaient, qu'il les louait, les ayant abandonnées pour un abri inachevé qu'il louerait peut-être un jour.

Nous ressentions une commune gêne. Dans l'homme qui était en face de moi, je voyais surtout le courrier qui s'en va deux fois par semaine dans sa lourde voiture, sur les sentiers bordés de précipices, apporter de Carupano jusqu'à Cumana, le courrier des grands bateaux et les réserves d'or des planteurs. Une route terrible : périodiquement, les camions de Hernandez qui l'abandonnent y basculent dans des ravins ; c'est toujours Arnoux qui va leur porter secours. Les eaux du ciel la submergent souvent. Tel voyage y dure trente heures ; tel autre trois jours ; trois jours où il faut vivre de conserves et boire de l'eau des mares ; où il est imprudent de dormir ; où il faut réparer sa voiture avec de l'eau jusqu'au ventre... J'avais l'impression de me trouver devant un homme de fer.

— Je pars cette nuit, à trois heures du matin, murmura Louis Arnoux.

J'allais le quitter, lorsqu'un pacte de confiance entre nous, brusquement se créa. Que se passa-t-il ? Le beau-père d'Arnoux se leva et nous laissa. La femme de l'évadé disparut avec deux de ses petits. Nous nous retrouvâmes, Pierre et moi, sans que nous l'eussions prévu, à la table de Louis, devant un brouet de poissons et de haricots noirs. Le plus petit de ses enfants ne parvenant pas à dormir, il l'avait pris sur ses genoux. Une histoire monta. Sous les mots, le drame d'une vie s'ébaucha...

Dissipant l'apparence, Louis Arnoux essayait de retrouver son visage du passé. J'écoutais un acte d'accusation implacable. Le courrier de Cumana condamnait son ancienne folie, l'enfant violent qu'il avait été et qui s'était rangé par rancune dans le camp des hors-la-loi. Quand il me raconta qu'un soir on en avait fait un guetteur sa voix s'altéra... C'est qu'au lendemain de ce soir-là, les journaux, lui avaient appris que, dans la maison devant laquelle il avait veillé, on avait tué.

L'atmosphère devint brusquement poignante. Elle était faite de mille détails, de la nuit, de l'auto chargée d'or et de lettres, des hamacs où dormaient les deux enfants de l'évadé, de la femme qui, ne comprenant pas notre conversation, couvait amoureusement des yeux le père de ses fils... Louis, brusquement, parut très las. Et comme pour se protéger d'une destinée trop lourde, il serra contre lui, dans un mouvement de brusque passion, l'enfant qui jouait sur ses genoux.

— J'avais dix-huit ans, savez-vous ce que c'est ? J'aurais fait un beau môme, au bain, n'est-ce pas ? Les forçats ont été mes pires ennemis. Ils ont voulu m'entraîner dans leur ordure. Ils me volaient tout et jusqu'à mon pain pour me faire céder. Une nuit, ils m'emportèrent mes derniers outils — tout ce qui pouvait me permettre de gagner de quoi m'évader — ils me menacèrent et je me suis défendu. Oui, monsieur, maintenant, j'ai tué un homme.

J'avais l'impression de vivre un affreux cauchemar. Louis enroula dans ses mains nerveuses les cheveux blonds de son enfant. — C'est fini, mes parents me croient mort. Il y a la vie. Heureusement que j'ai ça (il caressa sa petite fille). Si on savait.

Je le laissai. J'aperçus en revenant vers le port, la maison du vieux Perez, le protecteur des évadés, dont on m'avait parlé si souvent depuis mon arrivée à Carupano, l'homme qui sauvait définitivement ceux que Pierre Arbaud accueillait sur la route.

— C'est un Français, me dit Pierre, un planteur. Il est millionnaire. Ses domaines s'étendent sur la montagne. Est-ce un évadé ? Nul ne le sait. On raconte qu'il est arrivé nu comme nous dans le port désert. On raconte aussi que des évadés l'ont assisté. Ce que je sais, c'est que nous pouvions frapper à sa porte. Il n'interrogeait jamais ceux qui venaient lui demander l'aumône ; il ne refusait du pain et du travail à personne. Il a reconstruit mille existences maudites et rebâti à sa manière, un monde avec des hommes perdus.

Je n'entrai pas. C'était nuit pleine. La Croix du Sud à l'horizon, prenait sa place parmi les étoiles. Des lumières brillaient à l'hôpital, dans le garage de Manuel Hernandez, dans la maison de Louis Arnoux. Ah ! s'ils avaient pu voir à temps la barque d'évadés qui venait de faire fausse route, comme ils auraient indiqué le grand large à l'homme de barre. J'entendais le cri qu'ils n'avaient pas eu le temps de pousser pour alerter la cavale malheureuse : « On ne passe plus par Carupano. »

Je pris la rue où la carcel dresse ses hautes murailles. Les évadés, arrêtés de la veille, s'y trouvaient dans des calabossos, où l'on n'entre qu'à quatre pattes. Ceux-là étaient arrivés trop tard !

(A suivre.) Henri DANJOU.

Copyright by Henri Danjou et Détective 1933.

Lire, jeudi prochain :

**LES COLONS DE L'ORÉNOQUE**

Louis Arnoux, le courrier de Cumana, s'en va deux fois par semaine dans sa lourde voiture, porter les réserves d'or des planteurs, par les sentiers bordés de précipices.



malade, il se fit volontairement infirmier, presque médecin. Il a veillé sur nos blessés jusqu'à ce qu'il n'eût plus de force. Il est tombé épuisé à son tour. Mais il avait pris tant de peine que le général président Gomez décréta qu'il serait soigné aux frais de la nation. Et il le fut pendant quatre mois.

Sœur Louise avait écouté ce discours. Elle couvrait son protégé d'un regard où brillait un tendre et grand amour. Nous quittâmes l'hôpital pour revenir à l'église. Les religieuses se tinrent debout devant l'autel. Et comme prises d'une nouvelle terreur, elles exigèrent que l'évadé se placât entre elles, au pied du tabernacle, sous la protection de Dieu.

\*\*\*

J'ai voulu voir le même soir Louis Arnoux, le courrier de Cumana. Il habitait près de la mer, non loin de la route de « sa belle ». J'aperçus plusieurs villas, toutes nouvellement construites, puis une nouvelle maison encore en construction, sur le rivage.

Un grand et mince garçon, aux yeux ardents, se montra. Un maillot rouge lui laissait les bras nus. Il paraissait très jeune et était en effet, ce qui donnait une étrange douceur à son visage, cependant marqué par

# FAITS DIVERS

## Le crime du "Bout du Monde"



Les portes du pénitencier de Bochuz se sont refermées sur Truttmann, pour une réclusion de douze ans.

Genève (De notre correspondant particulier.)

EST un criminel bien étrange qui vient d'être jugé par les assises de Genève. Il se nomme Georges Truttmann. Il a vingt-six ans. Il était garçon boucher.

Très jeune, il s'était accoutumé à se servir d'un revolver. Il menaçait à tout propos ses camarades de restaurant. On ne fut donc pas surpris dans l'entourage de Truttmann, lorsqu'il y a trois ans, on apprit que la funeste passion de Georges venait d'avoir des conséquences terribles : dans la chambre de sa fiancée, et alors que cette dernière était étendue sur son lit, il avait tué d'une balle au cœur Irène Vallégial, belle jeune fille de vingt ans qui souriait à la vie et à l'amour. Truttmann fut traduit devant la Cour d'assises. Les explications qu'il donna de « l'accident » — le coup parti bêtement alors qu'il faisait voir son revolver à Irène — le doute qui profita toujours à l'accusé, incitèrent à l'indulgence — une indulgence bien coupable, disons-le — le jury, qui ne retint même pas l'inculpation d'homicide par imprudence. Truttmann sortit donc complètement blanc de cette vilaine affaire, judiciairement tout au moins, car, à Genève, le vide se fit vite autour de celui qui avait, malgré tout, un cadavre sur la conscience.

Tout autre que Georges Truttmann eût, après une expérience comme celle-ci, renoncé délibérément au jeu dangereux des armes à feu. Lui, au contraire, sitôt acquitté, retourna à ses revolvers et à ses carabines.

Le 2 janvier dernier, Georges Truttmann emmena son ami — un ami qui avait eu pitié de son isolement — André Chatelain, 23 ans, horloger, domicilié chez ses parents. Tous deux sont armés : Truttmann d'une carabine, Chatelain d'un pistolet-flobert ; ils ont décidé de s'exercer à tirer contre des arbres. Ils longent, en devisant joyeusement, les rives de l'Arve, qui charrie les eaux boueuses de Savoie et arrivent au lieu dit le « Bout du Monde », au sud de Genève. A un moment donné, André Chatelain s'éloigne quelque peu et

Truttmann, qui avait jeté son arme dans l'Arve, fut arrêté peu après. Ci-dessous : le meurtrier et son avocat, M<sup>e</sup> Henri Martin.



marche en tournant le dos à Truttmann ; une centaine de mètres les séparent — Truttmann dira plus tard 190 mètres, mais c'est faux — ; c'est alors que, sans explication, le garçon boucher épaula sa carabine, vise son ami et tire une première balle qui va perforer la porte d'une maisonnette de bois ; Chatelain veut fuir dans la direction opposée, mais Truttmann s'élance d'un bond, vise de nouveau et, d'un second coup de feu, abat son ami.

Truttmann qui, pour la deuxième fois devant ses juges, soutiendra la version de l'accident, s'empresse-t-il auprès de sa nouvelle victime ? Non. Il jette sa carabine dans le fleuve, revient vers Chatelain qu'il change de position, puis se présente à un pensionnat voisin en disant qu'accidentellement il vient de blesser un ami. Peu après, une ambulance emmène le blessé à l'Hôpital, où il succombe, cependant que les autorités judiciaires alertées aussitôt, arrêtent le meurtrier. L'enquête révèle que Truttmann est un violent et un brutal, aux goûts morbides, et qui, dès son adolescence, prit un sadique plaisir à torturer des animaux. Tout au long de l'instruction, l'attitude de Truttmann fut détestable, et d'emblée, on eut l'impression que son avocat, M<sup>e</sup> Henri Martin, avait accepté une bien lourde tâche.

On a condamné Truttmann à douze ans de réclusion seulement. Alors peut-être qu'ailleurs il eût été justiciable de l'asile à perpétuité... Les portes du pénitencier de Bochuz se sont refermées sur Georges Truttmann, deux fois assassin à 26 ans. Mais autour des deux drames qui vont désormais hanter ses nuits, le mystère reste tout entier. Pourquoi a-t-il tué ? Nous ne le savons pas. A toutes les questions posées, il a invariablement répondu : Je n'ai pas voulu tuer !

Une leçon, pourtant, — entre beaucoup d'autres — se dégage de cette affaire : n'y aurait-il pas lieu de reviser la législation genevoise en ce sens que le port d'armes soit désormais prohibé dans la république du bout du Léman, comme il l'est dans de nombreux autres cantons suisses ?

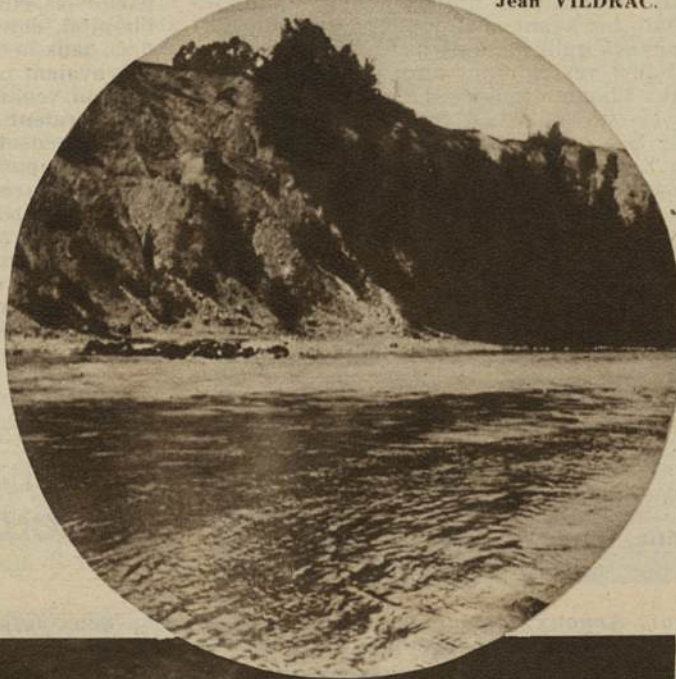
Jean VILDRAC.



Une première balle alla perforer une maisonnette.



Le lieu dit « Le Bout du Monde », au sud de Genève



*Vous, amateur de ROMANS*  
*Vous lirez d'une seule traite*



qui paraît dans la nouvelle COLLECTION POLICE-SÉLECTION

## Les genoux comme dans du ciment

Elle a eu des rhumatismes pendant 10 ans

Maintenant, elle fait facilement cinq kilomètres à pied

« Depuis 10 ans — écrit cette dame — j'ai terriblement souffert de rhumatismes. J'ai acheté des médicaments, des lotions, des liniments ; j'ai pris toutes sortes de préparations annoncées dans les journaux. J'avais tellement entendu parler des Sels Kruschen qu'un jour je me décidai à les essayer. A ce moment-là, mes genoux étaient devenus aussi raides que s'ils avaient été dans du ciment. J'étais désespérée, car je sentais que le jour n'était pas loin où je ne pourrais plus du tout marcher, et cela me décourageait.

« Enfin, j'ai acheté un flacon de Sels Kruschen et j'en ai pris une cuillerée à café tous les matins. Quand le flacon fut fini, je dis : « Oh ! c'est la même chose que tout le reste, je n'ai pas d'amélioration. » Mais mon mari me dit : « Persévère, prends-en encore un autre flacon ; il faut le temps que ça agisse dans le sang. » Je me suis laissée convaincre ; j'en ai essayé un autre et avant que celui-là fût terminé mes genoux s'assouplirent — c'est la pure vérité. Quand je pus me baisser et me relever sans être aidée, je n'osais pas y croire moi-même. J'en étais enthousiasmée. J'ai continué et j'ai pris un autre flacon et, croyez-moi, je ne suis plus du tout la même femme. J'ai fait, l'autre jour, 5 kilomètres à pied sans aucune difficulté, alors qu'auparavant je pouvais à peine traverser la chambre. »

Mme E. A...

Que peut-on dire de plus pour convaincre ceux qui souffrent ? Le moins qu'ils puissent faire, c'est, assurément, d'essayer Kruschen.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

## LA ROUTE DE L'ÉVASION

C'est la route des vacances. Forcés de la vie, les hommes s'évadent des villes pour aller se reposer aux champs, à la mer, à la campagne.

Ils y songent longtemps à l'avance. Ils en évoquent le souvenir longtemps après.

Mais que serait un beau voyage, s'il y manquait l'indispensable garde-robe de l'homme moderne : le vêtement élégant, de coupe parfaite, aux teintes assorties à la saison d'été.

Pour ne pas alourdir les frais qu'exigent les préparatifs de vos vacances rappelez-vous que le

**ROYAL TAILLEUR**

138, rue de Rivoli

vous livrera rapidement d'excellents complets, sur mesure, à partir de :

**280 Francs**



## UN HOROSCOPE GRATUIT



est offert aux lecteurs de ce journal par le célèbre Professeur KIND, Astrologue universellement connu pour qui le PASSÉ et l'AVENIR des Destinées Humaines n'a pas de Secret. Grâce à la précision troublante de ses PRÉDICTIONS, il vous aidera à vous FAIRE ALMER DE L'ÊTRE QUI VOUS EST CHER, à réussir brillamment dans la vie et à connaître

à votre tour le BONHEUR auquel vous avez droit. Qu'il s'agisse d'AFFAIRES, D'AMOUR ou de SANTÉ, vous qui avez des peines et des soucis, n'attendez pas un jour de plus et demandez-lui l'ÉTUDE GRATUITE DE VOTRE VIE. En spécifiant si vous êtes : Mme, Mlle ou M., indiquez votre NOM et Prénom, date de naissance et adresse exacte. Joignez si vous le voulez bien 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures. Professeur KIND Service : D. C., 25, Galerie des Marchands, PARIS (8<sup>e</sup>).

## UN ESSAI CONCLUANT

Monsieur M. Levatier de Joinville-le-Pont a essayé la recette suivante qui peut être préparée facilement chez soi par n'importe qui et a été émerveillé du résultat obtenu. Ses cheveux qui étaient complètement blancs depuis plusieurs années ont retrouvé, grâce à elle, leur teinte châtain foncé : « Dans un flacon de 250 gr., verser 30 gr d'eau de Cologne (3 cuillerées à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuiller à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau ».

Les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumeries et salons de coiffure, à un prix minime. Appliquer le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajouira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris. 18 bis

## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 57.104 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats.

Broch. 57.106 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 57.112 : Carrières administratives.

Broch. 57.119 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 57.126 : Emplois réservés.

Broch. 57.130 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 57.136 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 57.145 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténodactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 57.153 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 57.159 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 57.163 : Marine marchande.

Broch. 57.171 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 57.175 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 57.179 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chémiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupeur pour hommes, coupeuse, coupeur chémissier, professorats).

Broch. 57.189 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 57.192 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 57.199 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

**la Timidité**  
EST VAINQUE EN QUELQUES JOURS  
par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé à pli fermé, après 1 fr. en timbres. Écrivez au Dr. V.D. Fondation RENOVAN, 12, rue de Grinvald, Paris.

**RIDES NEZ BRILLANTS**  
Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajeunissement instantané un vrai miracle, notice gratuite. Lab<sup>m</sup> PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

**ROD "LE MAÎTRE DÉTECTIVE"**  
reçoit de 17 à 19 h. Recherches, enquêtes, filatures, ftes missions.

**AVIS**  
**Le Détective ASHELBE**  
reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.  
34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18



Juan-les-Pins attend les voyageurs du train bleu.

# FLAMMES D'ALCOOL

Juan-les-Pins  
(de notre correspondant particulier).

JUAN-LES-PINS attend les malles de Monsieur O. F., les voyageurs du train bleu, les belles visiteuses, tous ceux et celles qui, en caleçon, en pyjama ou en smoking, ont lancé la plage dorée, avec un peu d'éblouissement dans les yeux.

Juan-les-Pins à la fin du mois de mai n'est encore qu'une petite ville vide, avec des restaurants sans clients, des rues où l'on ne rencontre guère que le facteur, l'employé du P. L. M. et le garçon de la crémèrie.

Il n'y a que le barman qui voit un peu de monde.

Il annonce, en secouant ses gobelets :

— Ce soir nous aurons M. Brown qui boira deux bouteilles de champagne, car il a touché un chèque.

C'est, en effet, sur les tabourets de bois que se retrouve toute une colonie d'Anglais désabusés (ils ont connu trop de femmes, ils ont fait plusieurs fois le tour de la terre) qui jouissent du soleil anesthésiant de la Riviera tout au long de l'année et qui vivent dans un monde chimérique qu'illuminent les flammes bleues du rhum et les ardeurs rousses du whisky.

Parmi eux, Wilson Cameron avait la réputation d'être un vrai gentleman.

Un grand gaillard ce Wilson Cameron, au visage empourpré, à la démarche d'échassier.

Depuis deux ans il habitait, avec sa femme, les bars de Juan-les-Pins et une villa — la villa Au'Heol — située à cent mètres de la gare, à l'angle de l'avenue du Fournel et de la rue du Docteur-Hochet.

Mardi soir, le couple quittait un peu avant 23 heures le bar *Chatam*, bras dessus-dessous.

Tous deux avaient atteint ce plan supérieur, qui n'est ni celui de la réalité, ni celui de l'ivresse.

— Je vous donne le bras pour que vous teniez debout devant le garçon, avait dit Wilson Cameron à sa femme.

Pour dire vrai, c'était inutile.

Mrs Cameron était une petite femme brune de 42 ans, mince, nerveuse, alerte, qui adorait le gin et le champagne.

Cameron, lui, pouvait boire 30 cocktails et tenir debout. Sa femme, à 42 ans, était plus fragile. Elle devait se ménager après une douzaine de coupes de champagne.

« Des gens bien élevés », affirmait le voisinage. Ils avaient de l'argent. Mrs Irène Cameron était la belle-sœur de Lord Bradbury. Si la Riviera, actuellement, n'avait que des clients de cette « respectabilité », elle pourrait allumer ses lampions.

Un quart d'heure après que Mr. et

Mrs Cameron avaient traversé l'avenue du Fournel sans perdre un pouce de leur taille, M. Bonnard, sa femme et son fils, qui exploient non loin de là une Agence de voyages, passaient sous les fenêtres de la villa Au'Heol.

La fenêtre de la salle à manger des Anglais était éclairée. Tous trois levèrent machinalement la tête.

Alors, avant qu'ils aient eu le temps de faire un geste, ils virent Mrs Cameron qui, appuyée à la balustrade du balcon, tombait à la renverse en criant quelque chose.

Elle s'écrasa sur le trottoir devant un des trois magasins qui sont installés au rez-de-chaussée de la villa.

On se précipita. Le patron de l'hôtel *Chatam*, M. Leprévôt, le blanchisseur, accoururent.

La malheureuse avait la tête fracassée. Elle râlait dans une mare de sang.

Pendant qu'on alertait la police, M. Bonnard allait sonner chez le médecin le plus proche.

Celui-ci répondit « qu'il était couché et qu'il ne se dérangerait pas. »

Un docteur Hollandais vint, se pencha sur l'Anglaise, fit la grimace, déclara qu'il n'y avait rien à faire et s'en alla.

— On ne peut tout de même pas la laisser mourir sur le pavé, répétait M. Leprévôt.

Un taxi fut hélé.

— Et qui est-ce qui me paiera le nettoyage de mes cousins ? demanda le chauffeur en voyant le corps ensanglanté.

Alors, on alla chercher un charretton, un matelas, une couverture, et on installa tant bien que mal la malheureuse qui agonisait sur cette ambulance de fortune.

M. Leprévôt s'attela dans les brancards, M. Bonnard ils poussa et, par des

allées tièdes, mouillées de lune, le lugubre cortège s'achemina vers la clinique du docteur Gojon, située à un kilomètre de là.

Wilson suivait tête nue, droit comme un I, abruti. Il était descendu au moment où l'on amenait le charretton. Il avait dit : « C'est un malheur » et avait trempé un doigt dans le sang.

Mrs Cameron expirait, en arrivant à la clinique.

Que s'était-il passé ?

Le lendemain matin, le Parquet de Grasse, M. Portanier, procureur, M. Arnaud, substitut, le commissaire de police d'Antibes, M. Lamberthod essayèrent de reconstituer la scène du drame. Wilson Cameron, qui avait passé la nuit au poste, arriva, les deux mains dans ses poches, flegmatique, cuvant, semblait-il, d'anciennes ivresses.

Ah ! l'on était loin du « home » si cher aux cœurs britanniques. On eut cru un campement de romanichels dans un appartement.

Dans tous les coins des bouteilles, des verres, de la vaisselle. La brosse à dents sur la table à manger, un lit de propreté douteuse, une armoire vide, des caisses renversées, un entassement de malles et, sur le parquet, des assiettes et des bols brisés.

— Vous vous êtes chamaillés, remarqua le juge. Vous avez joué *La Paix* chez soi.

— Mon femme tout seul, répliqua Cameron.

Et il expliqua, par le truchement d'un interprète :

— Ma femme était énervée depuis quelques jours par les lettres de notre fille Mimosa, qui est en pension à Cannes. Mimosa accusait sa mère d'être une ivrognesse.

« Revenant de Cannes où elle était allée toucher de l'argent à la banque, Mrs Cameron m'avait rejoint vers 5 heures à *La Potinière*. Elle but là plusieurs coupes de champagne. Au *Chatam*, où nous terminâmes la soirée, elle se fit servir deux cocktails. »

« Lorsque nous fûmes chez nous, je lui demandai s'il y avait à manger. »

« — Rien, me répondit-elle. »

« Je lui fis observer qu'il serait préférable qu'elle fréquente moins les bars et qu'elle s'occupe davantage de sa maison. »

« Elle entra dans une violente colère, pleura, trépigna se mit à briser de la vaisselle. »

« Je sortis de la salle à manger, pensant qu'elle se calmerait. »

« Quelques minutes passèrent. Tout à coup, j'entendis un cri. J'eus l'impression qu'il venait de la chambre à coucher. Dans la chambre à coucher, il n'y avait personne. La salle à manger était vide. Je me penchai à la fenêtre. Je vis un rassemblement. »

Et Cameron ajouta en français :

— Mon femme il était tombé.

Il expliqua en anglais :

— Elle a eu un étourdissement, elle s'est jetée par la fenêtre ou elle a reculé trop fort (sic).

Cameron fit ce récit en le coupant de longs silences. Il avait l'œil et la voix secs.

Pendant ce temps, le commissaire de police avait découvert une bouteille de cognac à demi vide.

— Vous avez encore bu en revenant du *Chatam* ?

— No ! c'était la bouteille de mon fille Mimosa !

Toute la famille buvait.

Pauvre Mrs Cameron, tuberculeuse, au foie rongé par l'alcool, quel désespoir l'a prise ?

— Elle était si gaie, affirme le barman qui la servit pour la dernière fois.

Il y a la balustrade du balcon qui n'a pas 80 centimètres de hauteur et par-dessus laquelle il est aisé de culbutter.

Mrs Cameron aimait à s'y asseoir. Et les voisins lui criaient :

— Vous vous casserez la tête !

C'est arrivé.

Mais c'est son mari qui lui a fait faire la culbute, répliquent les enquêteurs, bien que la famille Bonnard affirme que seule Mrs Cameron est apparue à la fenêtre.

Cameron a été déféré au Parquet.

Mimosa, sa fille, est allée le voir à la gendarmerie.

— Que veux-tu ? lui a-t-elle demandé.

Il n'a pas hésité. C'est un homme qui conserve son sang-froid.

— Du whisky et un avocat, a-t-il répondu.

Pierre ROCHER.







# PETITES CAUSES

## Le tyran de Saint-Cernin-de-l'Herm



"Le gardien de vertu" était composé d'une cheville en bois dur de chêne...

Bordeaux (De notre correspondant particulier).

N vient de découvrir, dans un village du Périgord Noir, un curieux moyen employé par un fermier pour empêcher ses maîtresses de le tromper.

Car Guillaume Roux, fermier à Saint-Cernin-de-l'Herm, quinquagénaire alerte, avait deux femmes et vivait avec elles.

Toutes deux étaient veuves, mais sans doute partantes de la polygamie, puisqu'elles paraissent vivre en paix sous le même toit.

Elles étaient, d'ailleurs, égales en tout dans le cœur du fermier. Il leur distribuait à chacune une égale besogne. Ce polygame ne différait des mormons que par une habitude peu biblique. Il était terriblement jaloux et battait ses femmes...

Il ne les battait pas seulement avec une fleur, comme dans la chanson, mais avec de solides gourdins, qui leur laissaient des marques visibles.

La colère du fermier s'exerça, la semaine dernière, sur celle de ses femmes qui s'appelle Sophie. Battue plus que de coutume, et pas contente, elle réussit à fuir et à se réfugier chez une de ses sœurs, aux environs de Saint-Cernin. Accueillie aussitôt et reconfortée, elle annonça son inten-

tion de ne jamais revenir à Saint-Cernin-de-l'Herm.

Fût-ce le chagrin ou les corrections qu'elle avait supportées, elle dut s'aliter. Un médecin fut appelé. Il releva sur elle de nombreuses ecchymoses. Mais ce ne fut pas tout.

Mme Sophie demanda au médecin une clef...

— Cette clef, disait-elle, Guillaume Roux la tient en lieu sûr...

Elle s'expliqua. Elle avait, à l'extrémité de certaine partie du corps, qu'il est difficile de nommer, un cadenas, et il devenait par trop gênant, en raison de la place qu'il occupait et du rôle qu'il jouait...

On alla, en effet, chercher la clef. Il fut possible de débar-



... percée d'un trou dans lequel passe la branche du cadenas de sûreté.

rasser Mme Sophie de ce dont elle était lourde...

Sophie Roux, comme la femme du pharmacien Parat et comme Mme Henri Littière portait une ceinture de chasteté...

Un jaloux en avait fait l'égal de ces nobles des siècles passés, des concubines du tyran de Padoue, des femmes des croisés et de la duchesse de Ventadour...

Mais le médecin s'étonna fort en voyant l'engin « gardien de vertu ». Toutes les données que l'on connaissait sur les ceintures de chasteté étaient détruites. Le fermier Guillaume Roux avait innové...

Les musées criminels auront maintenant, en toute propriété, l'appareil dont, seul, *Détective* a pu se procurer une photographie. C'est, nous a expliqué le médecin, « c'est une cheville en bois dur de chêne de quinze centimètres et demi de longueur et de deux centimètres et demi de diamètre.

« La cheville est percée d'un trou de huit millimètres de diamètre dans lequel passe la branche d'un cadenas.



...Saint-Cernin-de-l'Herm village du Périgord noir...



Le fermier Guillaume Roux comparaîtra devant le tribunal de Sarlat

« Le cadenas lui-même est suspendu ou attaché, si l'on aime mieux, à l'endroit qu'il fallait préserver et que Roux avait percé...

« La cheville, introduite où l'on pense, ne pouvait se déplacer. » Certaines peuplades arriérées du centre africain et aussi de Java ne sont jamais allées aussi loin dans... le raffinement, si l'on peut dire. Elles se contentent d'une « ceinture avec anneau ».

Le médecin avisa sans retard la gendarmerie, qui découvrit que Mme Euphrasie — la deuxième femme — avait, elle aussi, son petit joujou !

Guillaume Roux interrogé, a plastronné.

— Eh bien ! quoi ? J'ai fabriqué ça moi-même. Faut croire que ça ne devait pas leur déplaire. Qu'ai-je fait de mal ?

Il comparait devant le tribunal correctionnel de Sarlat. Sans doute va-t-on en entendre de belles !

Louis PALAUQU.

HENRY FRICHET

## LA MÉDECINE ET L'OCCULTISME EN CHINE

Préface du D<sup>r</sup> FOVEAU DE COURMELLES

Du même auteur :

|                                                        |        |
|--------------------------------------------------------|--------|
| AMOURS ET PLAISIRS DE PARIS AU XIX <sup>e</sup> SIÈCLE | 12 fr. |
| LE MIROIR DES SONGES                                   | 12 fr. |
| SÉDUCTION - Étude documentée                           | 12 fr. |

ÉDITIONS « ASTRA », 12, rue de Chabrol, PARIS (10<sup>e</sup>).

**Incroyable 40 MORCEAUX**  
et 1 appareil portatif valise  
Fr. 475  
payables  
**Fr. 39.»**  
par mois

8 JOURS A L'ESSAI - 1<sup>er</sup> versement 1 mois après la livraison

L'appareil portatif à aiguilles Réve-Idéal, d'une sonorité parfaite, dimens. : 40x31x16 cm., est d'une présentation irréprochable, recouvert simili-cuir brun. Le moteur est absolument silencieux. Il est garanti 5 ans. L'appareil seul : fr. 275. » ; payables fr. 23. » par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés : fr. 200. » ; payables fr. 16. » par mois (fr. 24. » 1<sup>er</sup> vers.). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de fr. 475. » ; payables fr. 39. » par mois (fr. 46. » 1<sup>er</sup> versement).

Nous fournissons tous les appareils et disques « Pathé » et « Idéal ».

Demandez notre catalogue N° 46.



8 JOURS A L'ESSAI

BULLETIN DE COMMANDE D. 10

Je prie la Maison GIRARD & BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Réve-Idéal, à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas), au prix de fr. ...., que je paierai fr. .... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Nom et prénoms .....

Profession ou qualité .....

Département .....

Domicile .....

Gare .....

Fait à ....., le ..... 193

(Signature) :

**Girard & Boitte**  
112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

## VOULEZ-VOUS CONNAITRE LE SECRET DU BONHEUR...?

Envoyez vos nom, prénoms et date de naissance, en indiquant si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle à Mme DESCHAMPS, 33, rue de Fresnoy, à Reims, qui vous fera parvenir sous pli cacheté et discret, son catalogue; vous pouvez joindre à votre demande 1 fr. de timbres-poste pour frais d'affranchissement.

## DE JOLIS SEINS



Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9<sup>e</sup>).

## L'IVROGNERIE



Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOOD, Ltd., 10, Archer Str. (219 EC), Londres W. 1

## CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>.

## J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vœu de faire connaître gratuitement et discrètement, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M<sup>me</sup> BOS, 67, rue Rochechouart, Paris.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

## ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE-CYSTITE-PROSTATITE

guéris radicalement et rapidement par

**PAGÉOL**

le plus puissant antiseptique urinaire; évite toutes complications, supprime la douleur. (Communication à l'Académie de Médecine) CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et ttes pharm.  
La boîte 16 fr., 1<sup>re</sup> 16 50. La triple boîte, 1<sup>re</sup> 36 20.



Le maçon Antoine Abrial (à gauche) avait un jour remarqué la petite Emilie (à droite) jouant, seule, au milieu du jardin de la « villa Léonie » parmi les bambins

# LE VAMPIRE DE MONTALIVET

Marseille

(de notre correspondant particulier).

NE petite note, un fait divers en trois lignes paraissait, ces jours-ci dans la presse locale marseillaise, bref et sec comme un rapport de police :

« Le jeune Marcel d'Agnone, âgé de 5 ans, s'amusa hier dans le jardin de ses parents, 85, rue de Montalivet, lorsque, en tombant du haut d'un arbuste, dans un jardin voisin, le bambin se fractura le crâne. Le docteur Hermann ne put que constater le décès. »

Rien de plus... Et dans la liste quotidienne des convois mortuaires, les journaux signalaient celui du gosse... Un maigre cheval blanc tirant le corbillard des pauvres, une modeste couronne *A mon fils chéri*... Une petite tombe au cimetière de Montalivet...

... Une petite tombe vouée à l'abandon, à la terrible solitude des enfants des pauvres gens...

Un homme, un matin, avait lu tous les journaux. Un homme avait cherché parmi les nouvelles l'insignifiant fait divers en trois lignes... Il en avait relu dix fois les deux phrases banales... Le même homme avait épié, sur le chemin du cimetière, le passage du convoi, accompagné à peine de quelques amis, et le soir, cet homme, comme un voleur, était entré au cimetière, et avait cherché la plus fraîche tombe, celle du petit Marcel. Il avait lu l'inscription sur la croix : *Marcel d'Agnone, 5 ans*, et regardé sur la petite couronne blanche l'ange de quatre sous qui figure l'âme des enfants... L'homme avait rapidement quitté le cimetière, et ceux qui l'aperçurent le virent rentrer dans un bar...

■ ■ ■

Dans la petite maison de la famille d'Agnone, le souvenir de l'enfant était enterré sous le poids des soucis quotidiens, tout comme le petit cadavre sous le poids de la terre. Mme d'Agnone, sur 13 enfants qu'elle avait allaités, en avait conduit ainsi 9 au cimetière. La résignation des pauvres est une habitude de la douleur.

Comme par le passé, la mère avait repris, dès le lendemain, son travail à l'usine, et le père le chemin du salon de coiffure où il travaille tout le jour. La maisonnette restait seule, sous la garde d'une fillette de 11 ans, Emilie, l'aînée, depuis que sa grande sœur s'était mariée.

Montalivet est une banlieue paisible. La petite maison perdue au fond d'un jardin inculte s'appelle orgueilleusement « Villa Léonie », sur la route, mais ce n'est qu'une basse bicoque qui cache la lèpre de ses murs sous quelques maigres arbres. La seule précaution que prenait la mère en partant, était de fermer à clef la porte qui s'ouvre sur le grand chemin. Mais, tout près de là, la grille de l'église était constamment ouverte, et elle permettait d'aller comme on voulait jusqu'à la maisonnette...

Cependant, le soir, les parents, devant la table familiale où la mort du petit Marcel avait fait un nouveau vide, parlaient encore de cet accident.

— Raconte-nous comment ça s'est passé, demandaient-ils toujours à Emilie, responsable de la garde de ses frères. Marcel est tombé du haut du figuier. Et tu n'as appelé personne ?

— Si, répondait l'enfant. Je suis allée chercher la voisine tout de suite.

La voisine avouait qu'elle n'avait rien pu tenter, puisque l'enfant était mort, allongé sur le lit, quand elle fut appelée.

— C'est le jardinier d'à côté, M. Mourgue, qui est venu relever mon frère, dit alors Emilie.

Mais M. Mourgue, non plus, n'avait pas vu l'enfant tomber de l'arbre. Il n'avait vu qu'un cadavre encore tiède, sur le lit de la chambre...

— Tu mens ! grondait le père. Il s'est passé autre chose. Qui a porté Marcel sur le lit ?

La fillette se butta et cachait son visage sournois sous ses cheveux ; elle se taisait. Le père devina que sa fille ne disait pas la vérité. Il décida d'en parler au commissaire de police du 13<sup>e</sup> arrondissement, M. Schambert.

Le commissaire interrogea la fillette, usant tour à tour de douceur et de menaces puériles. Peine perdue ! L'étrange enfant se taisait.

Cependant, un affreux doute habitait maintenant l'esprit de M. d'Agnone. Enfin ! Un soir qu'il était resté seul avec sa fillette, celle-ci laissa échapper une bribe de vérité :

— C'est un homme qui a tué Marcel.

— Comment s'appelle-t-il ? s'écria le père.

— Je ne sais pas.

— Que venait-il faire ici ?

— Il vient pour me voir.

Et la fillette raconta à son père ahuri les visites d'un homme, les gestes auxquels il se livrait sur elle.

Sur-le-champ, M. d'Agnone alla aviser le parquet de Marseille. Une enquête fut ouverte, mais il n'était pas facile de découvrir « l'homme », l'inconnu dont Emilie ne savait que donner un très vague signalement. La police recherchait sur les nombreux chantiers environnants, le criminel qui se cachait sous la blouse blanche du maçon. Elle en interrogea plus de cinquante, en vain.

Mais un soir qu'Emilie était sortie dans la rue pour aller chercher du pain à la boulangerie, elle rentra si visiblement pâle et tremblante que la mère, avec l'instinct naturel, devina du premier coup la cause de ce trouble :

— Tu « l'as » vu ?

— Oui, souffla la fillette.

— Où est-il ?

— Il tourne autour de l'église.

— Il t'a parlé ?

— Oui... Il m'a dit qu'il me ferait comme à Marcel.

La mère s'élança sur la route, mais

l'homme habillé de blanc disparaissait dans une ruelle.

M. Cals, chef de la Sûreté, mis au courant, dirigea lui-même les recherches dès le lendemain. Déjà la rumeur du crime se répandait à travers les campagnes. On évoquait les crimes semblables, restés impunis, de Saint-Antoine, et, plus récemment, de Martigues, et la légende des pas-de-porte créait un monstre, assassin de petites filles.

— C'est lui ! dirent les ménagères en voyant un homme habillé de blanc qu'escortaient des messieurs trop attentifs.

M. Cals avait imaginé un stratagème. A la rencontre de ce groupe qui conduisait le maçon, il avait fait partir un autre groupe de policiers qui entouraient Emilie. Les deux groupes se croisèrent sur la route.

Mais tandis que les policiers continuaient leur marche, deux personnes restaient clouées au sol : d'un côté la petite Emilie ; de l'autre, le maçon.

— C'est lui ! cria en pleurant la fillette.

— Vous connaissez cette enfant ? demanda M. Cals au maçon.

L'homme, un peu ému, répondit affirmativement...

On avait découvert le vampire...

■ ■ ■

L'homme se confessa. Impassible, il raconta le crime sur le ton dont il avait déclaré son identité : André-Antoine Abrial, 26 ans, célibataire, né en 1907 à Saint-

Etienne. Il avait remarqué cette fillette, seule au milieu de bambins. Un jour, un désir bestial l'avait pris de se rafraîchir à cette jeune chair. Il l'avait fait impunément et n'avait pu résister à la tentation de revenir à la « villa Léonie »... Le gosse ? Il l'avait lancé par la fenêtre, parce qu'il avait été témoin de ses rendez-vous avec Emilie, et parce qu'il menaçait de tout dire à son père...

« Je ne sais pas comment ça s'est fait. Je l'ai simplement lancé, comme cela, par terre. Il s'est mis à crier. Je l'ai porté sur un lit et je suis parti... »

Et le maçon répéta le geste criminel en projetant à terre un sac de sciure qui représentait le petit corps de sa victime.

Mais, en bas, dans le jardin, Emilie, maintenant libérée de la crainte de « l'homme », raconta à M. Depaule, procureur de la République, la tragique scène :

« — Nous étions dans la chambre quand mon frère est entré. Il a tout vu et il a dit : « Je raconterai ça à papa ce soir. Vous n'avez qu'à partir d'ici. »

« Alors, l'homme lui a donné deux gifles et, comme mon frère criait, l'homme est descendu au jardin. Il est revenu avec un gros bâton et il a frappé Marcel à la tête. Le sang a coulé de la bouche. »

« Le maçon essuya les taches sur le parquet avec son mouchoir, puis il jeta mon frère, qui râlait, sur un lit. Il partit en me disant : « Maintenant, débrouille-toi. »

Vainement, le maçon a protesté.

De la rue sont montés des cris :

— A mort !...

— A mort !

Il a frissonné, comme il a frissonné en voyant la mère du petit Marcel qui l'attendait, figée de douleur, et qui n'a pu pousser qu'un cri, en tombant évanouie :

— Assassin !

Jean CASTELLANO.



La mère du petit Marcel, figée de douleur, ne put que pousser un cri : « Assassin ! ».



Jeanne Mazo et son amant Albert Billard étaient venus habiter la petite maison de la rue Pasteur, dominée par la montagne du Dan

# L'ENFANT DU PÉCHÉ

Poligny (de nos envoyés spéciaux).

Le glas des morts tombait par rafales sur les toits de Poligny. La grand-mère Paris s'approcha du sacristain qui se tenait très digne sur le seuil de l'église. C'était une vieille Franc-Comtoise, aux traits énergiques, au verbe haut, à la franchise brutale :

— C'est ce matin, demanda-t-elle, qu'ont lieu les obsèques de la petite Jeanne Billard ?

Le sacristain la toisa, inclina la tête en guise d'affirmation, puis brièvement déclara :

— Toutefois, les parents feraient mieux de ne pas suivre le convoi...

La paysanne tressaillit. Rapidement, elle tourna les talons et s'en fut à grands pas vers le haut de la ville où se tenait, accotée à la montagne, la maison mortuaire.

Tout en marchant, elle ruminait de secrètes pensées. Ainsi, ce serait donc vrai, ce qui depuis plusieurs mois se chuchotait dans Poligny. Les époux Billard maltraitaient la petite Jeanne, l'enfant du péché, une fillette de huit ans, aux yeux innocents du crime auquel elle devait le jour.

Le bruit avait couru d'abord les petites rues de la ville, blotties au carrefour des vallées sous l'égide des premières falaises blanches des plateaux jurassiens. Puis de ferme en ferme, de chalet en chalet, de fromagerie en fromagerie, il avait gagné les hameaux proches, les communes voisines et même les villes où, deux fois par semaine, le marché réunissait toutes les commères du canton.

— Les époux Billard battent la petite Jeanne...

La vieille paysanne du Rabeur, hameau de Poligny, se souvenait maintenant de tous les racontars. Au lavoir, au rythme des battoirs, on causait à demi-mots du martyre de la fillette. Aux coopératives laitières où des cortèges de chariots trainés par des chiens costauds amenaient, matin et soir, le lait destiné à la fabrication du gruyère, on entendait les mêmes confidences.

Tout d'abord, Mme Paris avait haussé les épaules. Mais un jour — c'était un lundi — quelqu'un, qui revenait de Poligny, avait dit :

— La petite Jeanne Billard est morte !... Elle avait frissonné. Un silence s'était

prolongé. Puis, à mi-voix, quelqu'un avait ajouté :

— A force de coups, ils l'ont tuée...

Et pour la première fois, Mme Paris avait vu, dans toute son horreur, dans toute sa cruauté, le terrible destin de l'enfant du péché...



Comme elle arrivait devant la maison des Billard, rue Pasteur, à la sortie du bourg, le prêtre descendant l'escalier de pierres, dont les marches raides conduisaient à la porte. Il chantait l'office des Anges, réservé aux enfants, à ceux qui ont abandonné le monde, avant d'en avoir connu les turpitudes et les laideurs.

Puis, porté par deux hommes, le frêle cercueil apparut. La mère, Jeanne Billard, suivait d'une démarche molle, sans une larme, le regard lointain. Le père avait refusé de se joindre au cortège.

Le convoi se mit en marche vers l'église. Le glas cognait sur le village, comme des coups de marteau sur une bière. Une rumeur montait où les mots d'assassins, de brutes, de satyres éclataient comme de terribles accusations.

Au cimetière, à travers les allées fleuries d'œillets et de roses, on conduisit jusqu'au fond de l'enclos le corps de la fillette. Le cercueil de bois clair fut glissé au fond de la fosse.

Tous les regards se tournèrent alors vers la mère.

Au moment de cette séparation suprême, on attendait d'elle un cri, une plainte. Douleur de voir ensevelir sous la glèbe épaisse la chair de sa chair. Gémissement de la bête à laquelle on arrache son petit. Déchirement d'un cœur maternel...

Il n'y eut rien de tout cela. Après que le prêtre eut dit les dernières prières, des mains pieuses jetèrent, en forme de croix, la terre jaune sur le couvercle du cercueil.

Jeanne Billard offrait un visage plus ennuagé que douloureux. Elle marmonnait entre ses dents. Les voisins crurent entendre :

— Elle est bien débarrassée... Elle est heureuse... Elle est bien débarrassée maintenant...

A la fin de la cérémonie, à la porte du cimetière, elle reçut les condoléances de ceux qui avaient suivi le cortège. Les visages étaient fermés, les yeux durs. La plupart se contentaient de serrer la main, sans mot dire. A quoi bon plaindre ceux qui avaient martyrisé la petite morte.

Arriva le tour de Mme Paris. Elle refusa de prendre la main gantée de noir qui se tendait vers elle. Droite, le visage pâle, les yeux brillants, elle jeta à la face de Jeanne Billard :

— Vous avez enterré la petite, c'est entendu. Mais avant huit jours, on la déterrera...

\*\*\*

Il y a huit ans, le père Mazo exploitait, avec toute sa famille, une ferme à Montaulier. Jeanne avait alors dix-sept ans. C'était une belle fille insouciant, menant la vie rude des champs, parmi les ouvriers agricoles, ses frères et son père.

Un matin, on vit le vieux Mazo seller son cheval. Jeanne était vêtue de ses vêtements du dimanche. Le vieux n'avait pas l'air content ; il grommelait dans sa moustache. La fille était pâle ; parfois elle se tamponnait les yeux à l'aide de son mouchoir.

Tout était silencieux dans la ferme. Portes et fenêtres demeuraient closes. Les chiens inquiets s'étaient réfugiés au fond de leur niche. Jeanne prit place, aux côtés de son père, sur le char à banes. Puis la voiture s'engagea au pas dans les chemins crevés d'ornières.

Jeanne demeura absente près d'un mois. Quand, un beau jour, elle débarqua à la gare, elle était plus pâle et plus maigre qu'avant son départ. On la regarda passer

Albert Billard (ci-contre, à gauche), connu dans le pays comme un gars sans scrupule, avait pris en haine la petite Jeanne.

Jeanne Mazo fut laissée en liberté à cause de ses deux enfants : Pierre, le fils de l'assassin, et Louis, celui de Marius Paris. A droite : La maison du « Ratier » où elle habita un certain temps.



avec curiosité. Des bruits avaient couru pendant son absence.

— Jeanne Mazo est à la Maternité de Dôle... Elle vient d'avoir un enfant... Une fille à ce qu'on dit...

Une fille... La petite Fernande-Jeanne commençait sa triste vie. Loin des caresses maternelles, de la douce joie de la famille.

Son père ? Savait-on seulement qui il était !... Sa mère ? Elle voulait s'efforcer d'oublier une heure d'égarement.

L'enfant était seule, abandonnée. Qui aurait pu prendre en pitié cette enfant du péché.

A la ferme de Montaulier, la vie recommença. On ne parlait pas de la petite Jeanne, jusqu'au jour où un grand gars, fortement bâti, se présenta à la ferme.

— Je suis Marius, le fils des Paris. Je voudrais bien épouser votre fille, Jeanne...

Le père ricana :

— Volontiers... Mais je te préviens. Il y a eu déjà un enfant... Bah ! il ne vous inquiétera pas... Vous n'avez qu'à le laisser à l'hospice...

Marius Paris fit la grimace. Mais il était épris de la fille des Mazo. Il l'épousa.

Quatre années se passèrent. Le couple avait obtenu une maison de garde-barrière sur la ligne de Poligny à Dôle, au lieu-dit « Le Ratier ». Marius Paris était poseur de voies au P. L. M., sa femme surveillait les passages peu nombreux des trains.

Trois enfants étaient venus au monde : Anne-Marie, Pierre et Louis. Mais Jeanne ne s'en occupait guère. Elle était volage et préférait courir les bals et les fêtes en compagnie de bruyants garçons, dont les méfaits révoltaient le pays. Pirates de rivières, braconniers, maraudeurs étaient ses amis.

Anne-Marie, l'aînée de ses enfants, mourut tragiquement. La femme était sortie, laissant en garde à l'un de ses jeunes frères la fillette qui sommeillait dans sa voiture. Anne-Marie vint à se réveiller. Elle se leva, mais perdit l'équilibre et, passant par des-

sus la voiture, tomba sur un fourneau allumé qui se trouvait à proximité.

Le jeune homme qui surveillait les ébats de l'enfant la retira vivement. Mais il était trop tard déjà. La fillette avait le visage, la poitrine et le cou atrocement brûlés. Elle poussait des hurlements. Son jeune gardien courut prévenir Jeanne.

— Laisse-la crier, riposta celle-ci. Elle finira bien par se taire.

Ce n'est qu'une heure plus tard qu'elle revint à la maison pour se rendre compte de ce qui s'était passé.

Anne-Marie agonisa durant un mois. Elle ne cessait de hurler de souffrance. Un soir, elle se tut brusquement. Elle était morte.

Cependant la mère Mazo qui, à plusieurs reprises, était allée voir en cachette, à Dôle, l'enfant naturel de sa fille, s'était prise d'affection pour elle. Elle résolut de l'élever à la ferme de Montaulier. Elle se rendit à l'hospice, retira la fillette moyennant trois mille francs et l'emmena à la ferme. Mais quelques mois plus tard, la grand-mère mourut et, comme chez les Mazo il ne restait plus que des hommes et qu'aucun ne pouvait s'occuper de la fillette, on pria Jeanne Paris de prendre avec elle son enfant, l'enfant de son péché.

La vie fut douce à la fillette. Marius Paris l'aimait beaucoup. Elle sympathisait avec ses enfants. Comme eux, elle l'appelait « papa ». Elle commençait à goûter aux caresses, quand Marius Paris fut tué, au cours d'une partie de chasse, par un jeune chasseur qui l'avait pris pour un sanglier.

Ce furent chez les Paris des scènes atroces de désespoir. Durant trois jours, on vint à la veillée réciter, près du cadavre, le *chapelet des morts*.

Seule, Jeanne, l'épouse du mort, semblait indifférente. Elle avait refusé de s'occuper des funérailles. Elle passait son temps hors de la maison. Le dernier soir, un paysan venant jeter l'eau bénite sur le cercueil de Marius, la vit embrasser un homme, à l'abri d'une haie...

Le lendemain, ce furent les funérailles. Le même soir, cet homme entra dans la maison des garde-barrières. Il referma d'un coup de pied la porte derrière lui.

— Et maintenant, c'est moi le maître ici, déclara-t-il.

Refugiée dans un coin, la petite Jeanne le regarda avec effroi. Venait-elle de deviner en cet homme d'aspect chétif, mais dont les yeux d'acier brillaient d'une lumière inquiétante, son bourreau, celui qui devait la mener par un atroce chemin de souffrance vers la mort ?

■ ■ ■

Cet homme s'appelait Albert Billard. Il avait vingt-huit ans. On le connaissait dans le pays comme un gars sans scrupule et sans honnêteté.

Installé chez les Paris, il prit en haine la petite Jeanne et, sans motif, se mit à la frapper avec brutalité.

L'enfant ne disait rien, terrorisée qu'elle était par le regard de la brute. Maintenant, sa mère la battait à son tour. Elle l'obligeait à laver le linge et à faire la vaisselle. Jeanne n'avait que huit ans.

Seul, Marius Paris l'avait aimée. Maintenant il était mort...

Le nouveau couple avait quitté Le Ratier. Après un court stage dans une maison de garde-barrières, située sur les plateaux, Jeanne Mazo, veuve de Marius Paris et maîtresse de Billard, était venue habiter, avec ce dernier, la petite maison de la rue Pasteur, dont la construction basse était dominée par la montagne du Dan et par sa gigantesque croix de fer.

Elle avait emmené avec elle Jeanne et Louis, l'un des enfants de Paris. L'autre, Pierre, était resté chez ses grands-parents au hameau de Rabeur. Au mois de février, Jeanne Mazo qui, depuis juillet était devenue l'épouse légitime d'Albert Billard, dut se rendre à Lons-le-Saunier pour y subir une opération. Les enfants restèrent seuls avec le père. Un soir, on entendit des cris. Mais

nul n'y fit attention. Les querelles éclataient souvent chez les Billard.

Le lendemain, la petite Jeanne, qui faisait les commissions de la maison, apparut plus pâle que jamais sur la place du bourg. Elle marchait avec difficulté. Ses bras étaient truffés de bleus.

— On t'a battue, demanda quelqu'un.

La fillette leva de grands yeux angoissés. Elle hésita. Puis, d'une voix morne, elle récita cette phrase qui semblait lui avoir été apprise :

— Non, je m'ai tombé !...

Il était clair aussi que la petite martyre ne mangeait pas à sa faim. On la voyait fouiller les caisses à ordures, boire l'eau de vaisselle, déterrer des pommes de terre.

Elle avait pris l'habitude d'arriver en retard à l'école, afin de pouvoir puiser dans les paniers suspendus au vestiaire, ici une miette de pain, là une noix, ailleurs une châtaigne...

La mère revint de l'hôpital. Mais son retour n'améliora pas le sort de Jeanne. Elle devenait de plus en plus mince et diaphane.



La pièce où Albert Billard assomma avec un morceau de bois l'enfant du péché



Le petit Pierre Paris a été confié à la garde de ses grands-parents, à Montaulier



Sous les cris de mort de la foule, Albert Billard sort de la maison du crime.

Un jour, on ne la vit plus. On s'inquiéta : — Jeanne est malade, riposta la mère. C'était le vendredi 19 mai. Le lundi, elle déclara :

— La petite est morte...

Les voisins se rendirent à la maison. Sous deux draps pliés, le petit cadavre dormait. Jeanne Billard l'avait habillé de robe, de manteau. Le visage disparaissait à moitié enfoui dans les dentelles d'un bonnet :

— Jeanne est morte... Elle est bien débarrassée...

Appuyé contre la porte qui donnait sur le jardin, Albert Billard se taisait...

■ ■ ■

Le Parquet de Dôle avait reçu une lettre anonyme :

« La petite Billard, y disait-on en substance, est morte à la suite de mauvais traitements... »

Une enquête s'imposait. Le procureur de la République chargea la gendarmerie de Poligny d'effectuer l'enquête.

On parla. Tous ceux que la crainte des représailles avait tenu muets jusqu'à ce jour, sentirent le remords leur entrer dans le



Les grands-parents de la petite Jeanne avaient entendu, le jour de l'enterrement de leur petite-fille, courir sur les circonstances de sa mort des bruits tragiques.

cœur. A cause de leur silence, à cause de leur lâcheté, une fillette de huit ans était morte, après avoir souffert atrocement.

Les accusations se multiplièrent. Certaines furent terribles. L'enfant du péché n'était pas seulement morte par suite des mauvais traitements, mais elle avait été assassinée sauvagement par son beau-père, après avoir subi d'odieux outrages.

Le Parquet ordonna l'exhumation du corps de la fillette. Sous quatre sapins qui dressaient leurs silhouettes noires au milieu du cimetière, le docteur Louvot, médecin légiste de Besançon, pratiqua l'autopsie.

Toutes les accusations étaient réelles. Le cadavre avait le crâne ouvert et le corps portait plus de trente-deux ecchymoses. Albert Billard avait assouvi sur l'enfant les instincts de sa bestialité.

On l'arrêta. Jeanne Mazo fut laissée en liberté, à cause de ses deux enfants. Interrogée, elle n'a fait aucune difficulté pour avouer.

— Lorsque je suis revenue de l'hôpital de Lons-le-Saunier, où j'étais restée en traitement tout le mois de février, j'ai découvert que mon mari avait abusé de ma fillette durant mon absence.

Il la battait fréquemment. Un jour, il l'a frappée d'un coup de pique-feu si violent que la pointe avait pénétré dans le crâne.

« J'ai voulu porter plainte, mais Billard m'a dit : « Si tu parles, je te tue... »

Depuis, il a recommencé plusieurs fois ses actes malpropres.

Le vendredi 18 mai, il était en train de scier du bois dans la pièce qui se trouve à l'arrière de la maison. Jeanne est entrée dans cette pièce pour y chercher quelque chose.

Soudain la porte s'est refermée et j'ai entendu Albert qui, d'un coup de marteau, coinçait le levier. Un long temps s'est écoulé, puis j'ai entendu un cri horrible. La petite a dit ensuite : « Maman... maman... »

Je me suis précipitée sur la porte. J'ai essayé d'ouvrir. En vain, la poignée tournait à vide.

Enfin Albert, lui-même, m'a ouvert. La petite était étendue au pied du lit, la tête pleine de sang.

— Elle est morte, a déclaré Billard. Je l'ai tuée. Si tu me dénonces, je te tue aussi.

Il l'avait assommée avec un morceau de bois, puis jetée brutalement contre le pied du lit...

— Nous annoncerons sa mort lundi seulement. Tu vas sortir et tu diras partout qu'elle est malade...

Nous avons ensuite lavé le cadavre, nous l'avons habillé de façon à dissimuler ses blessures. Nous l'avons couché dans le lit...

Sans un frémissement, sans une larme, elle faisait le récit de leur crime atroce. Elle aussi était coupable. Elle avait pu voir martyriser son enfant, l'entendre appeler dans son agonie rapide, sans que son cœur de mère ne s'émût...

Pouvait-on aimer l'enfant du péché...

■ ■ ■

Deux jours plus tard, on procédait à la reconstitution du crime. Il pleuvait. L'émeute était reine dans Poligny.

Une foule énorme assiégeait la maison des criminels, voulant les massacrer sur-le-champ. Les gendarmes avaient peine à endiguer la fureur des habitants, qui exigeaient une justice immédiate...

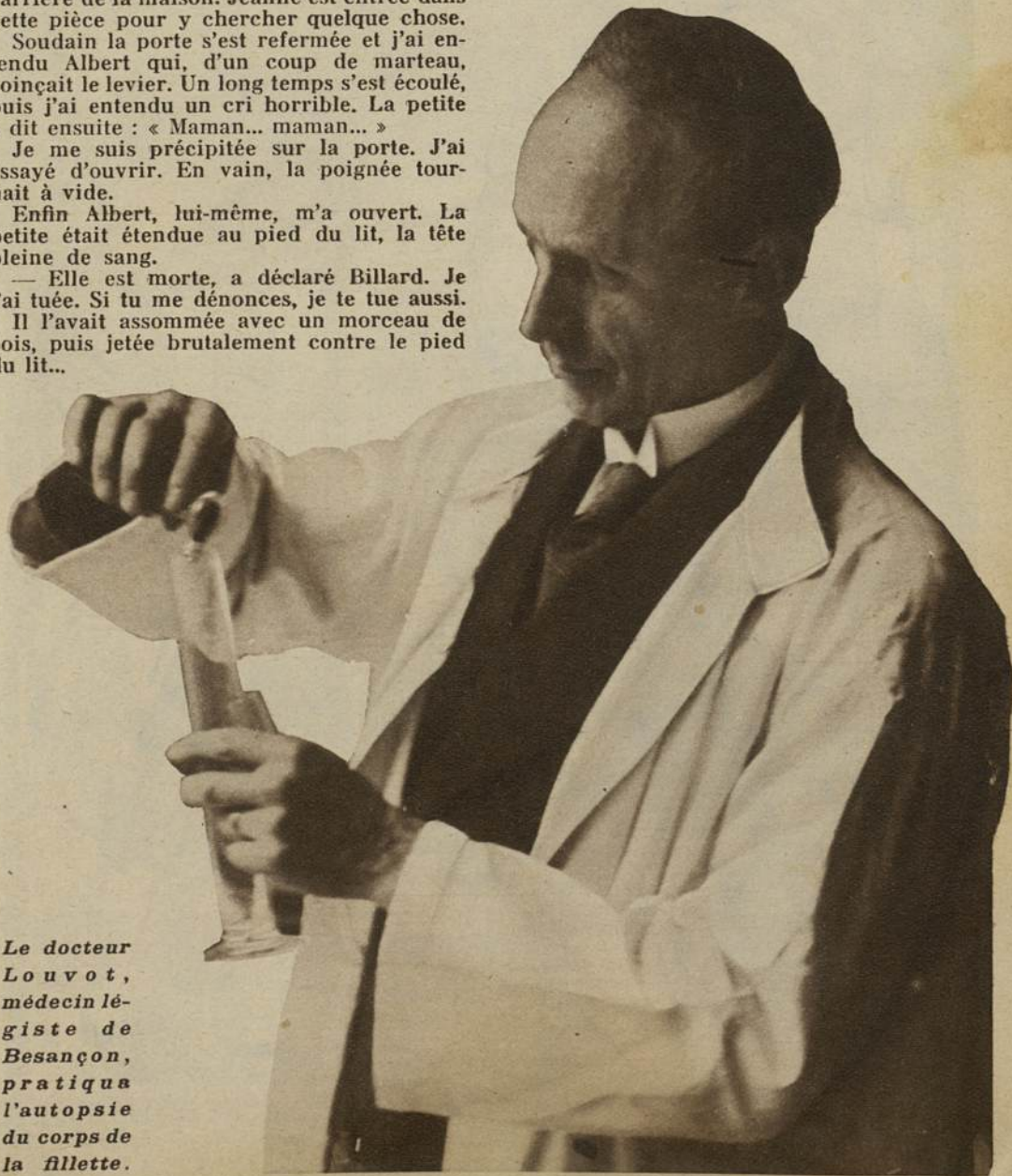
Derrière la fenêtre, ouverte à la bonté du soleil, la mère donne à manger à ses deux derniers-nés.

Des gens passent sur la route et regardent avec effroi cette femme qui poursuit sa vie inconsciente...

Et dans les rues, entre les maisons basses, passe encore l'ombre amenuisée de l'enfant du péché...

Etienne HERVIER.

Reportage photographique « Détective »  
J.-G. SÉRUZIER.



Le docteur Louvot, médecin légiste de Besançon, pratiqua l'autopsie du corps de la fillette.



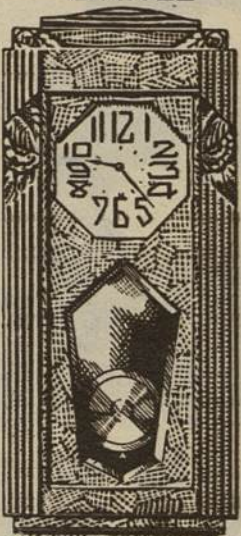
# En Réclame 2 Magnifiques Carillons WESTMINSTER

**PRIX SACRIFIÉS**



Valeur réelle 500 fr.  
Au comptant 337<sup>fr.</sup> 50

**QUANTITÉ LIMITÉE**



Valeur réelle 600 fr.  
Au comptant 405<sup>fr.</sup>

**PAYABLES 25<sup>frs</sup> PAR MOIS**

**GARANTIS 10 ANS**

Grands mouvements 4/4 indécomptables massifs, sonnerie puissante et harmonieuse, 8 gongs, 8 marteaux en accord parfait. Ebénisterie de choix sculptée dans la masse. Cadran argenté. Glaces biseautées.

**BULLETIN DE COMMANDE C.A.**  
J'achète aux Ets CAMP, Paris, 1 carillon Westminster modèle:  
A, haut. 72 cm., chêne clair ou foncé façon noyer, 450 frs.  
B, haut. 70 cm., chêne clair ou foncé façon noyer, 375 frs.  
(Biffer la mention inutile)  
payable 25 frs par mois au compte de Chèques-Postaux PARIS 595-54. Un bulletin de garantie accompagnera l'envoi.  
Ci-joint.....frs montant de la 1<sup>re</sup> mensualité et des frais d'emballage et d'expédition suivants :  
18 frs pour France. - 36 frs pour : Corse, Algérie et Tunisie.  
Fait à ..... le ..... 193  
Nom et prénom ..... Signature .....  
Profession ou qualité .....  
Domicile .....  
Gare.....

Faculté de retour dans les 8 jours en cas de non convenance.

**Catalogue de carillons, pendules, bronzes d'art et d'éclairage franco sur demande.**

**ETS CAMP, 1, Rue Borda - PARIS (3<sup>e</sup>)**

## ETES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse; Joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257 U.  
1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

## 2.000 francs par mois rapidement en suivant les cours par correspondance de L'ECOLE PROFESSIONNELLE DE DETECTIVES-REPORTERS

38, rue de Rochechouart, Paris (8<sup>e</sup>)  
Renseignements gratuits.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

**COPIES** d'adresses pr enveloppes 15 fr. le 100, et gros gains pr. tous. Echantill. de travail gratis : LABORATOIRES H. DE PROVENCE, à Marseille.

**Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?**  
Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17<sup>e</sup>). De 1 à 7 h. cour. 3<sup>e</sup> étage.

**M<sup>me</sup> LEBERTON** TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE.  
De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1<sup>er</sup> à gauche, PARIS (Etoile).

**MARTHA MARY** VOYANTE : Trans. pensée. Fixe date 6<sup>h</sup> p. lect. d. sable et crist. 1 à 7 h. sauf L. 10, r. Piziercourt (20<sup>e</sup>) 5<sup>e</sup> ét. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 L. 50.

# FRANK HARRIS

# M A V I E

ET

# MES AMOURS

Les mémoires les plus hardis depuis Casanova

Traduit de l'anglais par M. Vernon et H. D. Davray

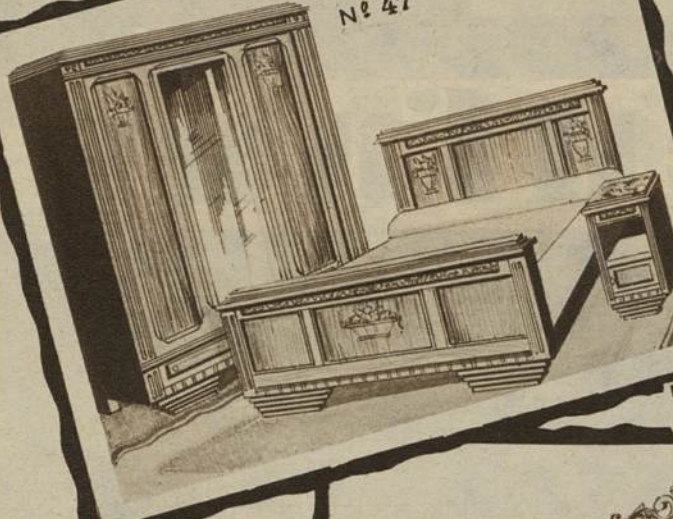


# On en veut à votre bourse.

Choisissez donc vos meubles chez un fournisseur qualifié dont l'expérience est pour vous la meilleure des garanties. Tous nos meubles sont vendus aux prix les plus justes compte tenu de leur irréprochable qualité.

**Très grandes facilités de Paiement sur demande**

**N° 47**



La jolie chambre moderne (N° 47) est en chêne massif sculptures prises dans la masse. Sa valeur réelle est de 1550 francs, son succès nous permet de la sacrifier complète pour

**965<sup>frs</sup>**

Livraisons franco de port et d'emballage à domicile dans toute la France.

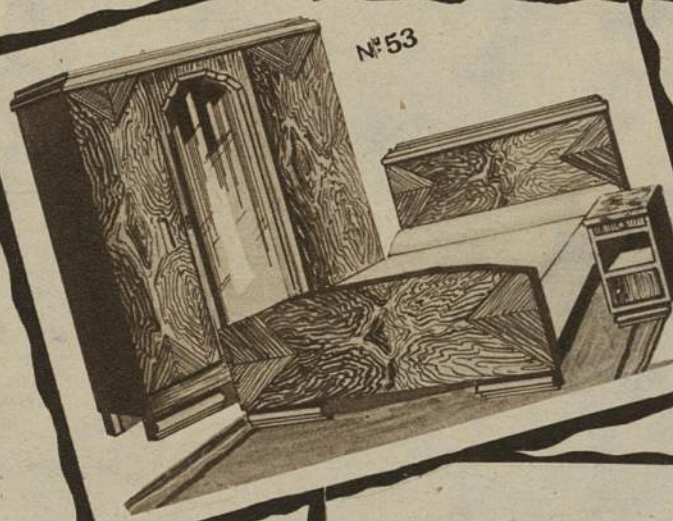
**N° 42**



Aimez-vous le classique ? Voici (N° 42) une confortable salle à manger Renaissance, en chêne massif finement sculpté. Ses 8 pièces représentent une valeur de 2450 francs nous la sacrifions à

**1695<sup>frs</sup>**

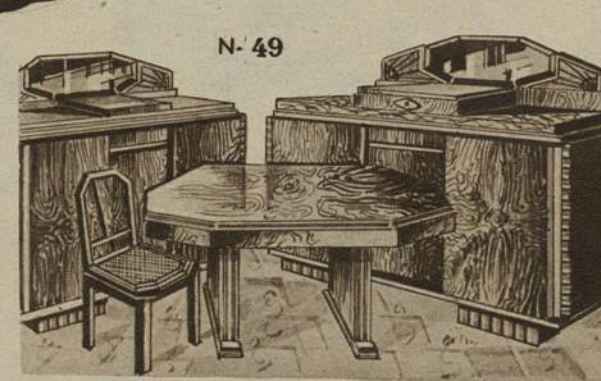
**N° 53**



Pour les amateurs de moderne voici (N° 53) une chambre magnifique en ronce de magnifier vernie. Les connaisseurs vous diront qu'elle vaut plus de 3000 francs. Et pourtant nous la livrons complète au prix incroyable

**de 1925<sup>frs</sup>**

**N° 49**



Un grand confort, du chic, sont les caractéristiques de la Salle Moderne (N° 49) tout en ronce de noyer vernie. 3500 francs, c'est son prix. Profitez donc de notre dernier sacrifice elle est donnée à

**2295<sup>frs</sup>**

# LA GRANDE MAISON D'AMEUBLEMENT

"Jamais un client mécontent"

**57-59 BOULEVARD MAGENTA PARIS**

Succursales :  
Le Havre : 55, Boulevard Foch.  
Reims : 70 à 78, Rue de Vesle.

**CATALOGUE 200 PAGES ENVOI SUR DEMANDE**

Découpez ce et retournez le accompagné de votre adresse à la

**BON**

**GRANDE MAISON D'AMEUBLEMENT**  
57-59, Boulevard Magenta - PARIS

Vous recevrez gratuitement et sans engagement de votre part notre album de 200 pages.

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED »

R. C. Seine n° 237.040 B. Le gérant : CHARLES DUPONT.

Imp. HELIOS-ARCHEREAU, 39, rue ArcherEAU, Paris. — 1933.

15

# DÉTECTIVE

## L'enfant du péché



**Inconsciente, Jeanne Billard, tenant dans ses bras son dernier-né, fils de l'assassin, raconte quel fut le martyre de Fernande-Jeanne, l'enfant du péché, violée et tuée par son beau-père.**

(Lire, pages 12 et 13, l'enquête émouvante de Étienne Hervier.)

AU SOMMAIRE | Le crime du "Bouf du Monde", par J. Vildrac. — Flammes d'alcool, par P. Rocher. — Glace de malheur, par L. Dornain. — Le tyran de St-Cernin-de-l'Herm, par L. Palauqui. — Le vampire de Montalivet, par J. Castellano. — Procès bizarres et comiques, par R. Trintzius.